

EXCELSIOR

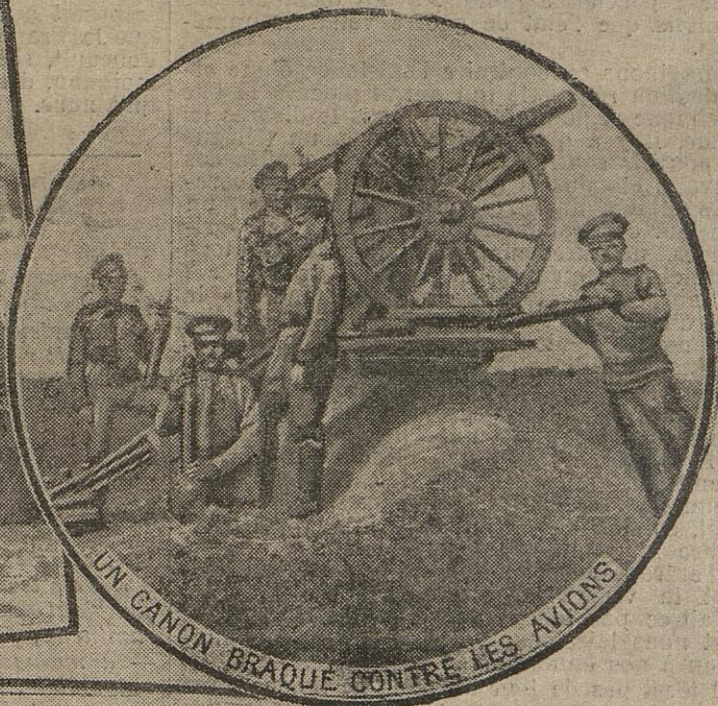
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresses toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Dans les tranchées russes sur le front de Galicie



Les conditions climatiques s'opposent actuellement à la reprise des grandes opérations sur le front d'Orient. Mais les Russes, toutefois, tiennent toujours l'ennemi en haleine et, par des actions locales, l'avertissent qu'ils sont résolus à ne lui laisser aucun répit en attendant le moment où retentira, sur tout le front, le mot d'ordre de la grande offensive.

Pour une organisation régionale

M. Herriot, ministre des Travaux publics, des Transports et du Ravitaillement, qui s'était rendu dernièrement à Versailles, où le charbon manque, en profita pour rendre possible le déchargement rapide de quatre péniches arrivées au port de Javel. Il y a quelques semaines, M. Herriot « désembouteillait » la gare d'Ivry. Puis il allait à Bordeaux dont le port était encombré. Voilà, n'est-ce pas, un ministre qui a de l'initiative et montre de l'activité. Quel dommage qu'il ne soit pas servi par une organisation intérieure meilleure ! Car nous sommes, malgré tout, obligés de nous dire que si M. Herriot doit se rendre, accompagné de M. Clavelle, dans tous les ports qui ont besoin d'être désencombrés, dans toutes les gares qu'embarassent des wagons pleins ou vides, et partout où il y a des péniches en souffrance, il est à craindre qu'il lui ne faille des années, en admettant qu'il y parvienne jamais, avant d'obtenir des résultats que l'état de guerre voudrait immédiats.

Imaginons au contraire l'existence d'une organisation régionale qui aurait placé à la tête de chaque région, ainsi que nous le disions ici même, il y a quelques semaines, un délégué du pouvoir central, à qui seraient confiés des pouvoirs étendus et qui aurait pour collaborateurs directs un directeur des munitions, un directeur des transports, un directeur de l'agriculture, un directeur du ravitaillement, tous techniciens ; qu'aurait-il pu alors se passer ? Le jour où M. Herriot « désembouteilla » la gare d'Ivry, vingt autres gares auraient pu être non moins facilement « désembouteillées ». Et ainsi de suite.

Tous les jours, des preuves nouvelles nous sont fournies de la nécessité d'une réorganisation nationale qui décuplerait la production de la France, rétablirait une circulation utile et intense sur toutes ses voies de communication : chemins de fer, routes, fleuves, canaux, rivières.

Ici, ce sont des mines dont il s'agit d'accroître la production quand ce ne serait pas de l'entreprendre ; ailleurs, il en est peut-être dont la vraie richesse est encore ignorée ; n'était-ce pas le cas de celles de Normandie dont nous laissons, avant la guerre, l'exploitation à nos ennemis ?

Il n'est pas de jour où nous ne lisions dans un de nos journaux : « Utilisons nos chutes d'eau ! » Personne n'ignore qu'il y en a des centaines et des centaines dans nos montagnes et leur voisinage. Mais quand nous crions en chœur : utilisons nos chutes d'eau, nous ressemblons à ces soldats d'opéra qui n'en finissent pas de chanter : « Marchons », et demeurent dans une immobilité comique. C'est qu'il paraît que l'utilisation d'une chute d'eau n'est possible qu'avec l'autorisation de deux ou trois ministères. Une chute d'eau, c'est, vous vous en doutez, « de l'eau qui tombe ». Voilà pourquoi toute demande d'utilisation d'une force hydraulique doit d'abord être instruite par le ministère de l'Agriculture. Quand il s'agit ensuite de procéder à l'utilisation industrielle de « cette eau qui tombe », il faut s'adresser au ministère des Travaux publics, mais non sans avoir subi l'intervention préalable du sous-secrétariat des Beaux-Arts, qui entend, en quoi d'ailleurs il n'a pas tort, veiller à la protection de la beauté des sites. Nous nous imaginons déjà à quelles enquêtes, expertises contractuelles, suivies de rapports, de paperasseries variées, peut donner lieu la demande d'autorisation d'utiliser une chute d'eau ; sans parler des conflits qui doivent surgir de ministère à ministère, d'administration à administration, de bureau à bureau, et qui, indéfiniment prolongés à coups de règlements et d'arrêtés, etc., demandent un nouveau Molière pour les immortaliser. Voilà qui doit durer pour le moins trois ans... Imaginez, au contraire, une organisation régionale à laquelle le pouvoir central donnerait des directions, mais en lui laissant une initiative suffisante, tout en le contrôlant sérieusement : des questions de ce genre pourraient certainement être résolues en quelques semaines ou même quelques jours.

Il n'est pas jusqu'au problème si angoissant, à l'heure actuelle, des transports, qui ne réclame, pour être bien résolu, une souple organisation régionale. Chaque jour, on nous révèle des faits, qui nous prouvent qu'un « remède d'Etat » n'est pas nécessairement efficace dans toute la France. Dans telles régions, il faudrait, pour organiser les transports, pouvoir faire collaborer largement la traction automobile avec les chemins de fer ; dans telle autre, il importerait davantage de ressusciter l'activité de la batellerie fluviale et de rétablir même, entre certaines villes, les antiques chaînes de tonnage. Il y a des questions d'espèce, si l'on peut dire ; des problèmes aussi variés que les accidents de la nature se posent selon les régions : leur solution heureuse ne peut être trou-

vée que sur place par des hommes qui posséderaient les pouvoirs nécessaires, qui appelleraient à collaborer à leur œuvre les industriels et les syndicats et qui entretiendraient autour d'eux le véritable esprit de guerre qui est d'initiative autant que de sacrifice.

Mais M. Herriot ne vient-il pas de dédier son livre, *Agir*, à la mémoire de Jean-Baptiste Colbert ? Il ne s'agirait que de rétablir les intendants de Colbert, en adaptant leurs fonctions aux nécessités de l'époque actuelle et surtout du moment présent. Ils seraient les intendants régionaux de la République, dont le pouvoir s'étendrait à tout ce qui touche l'organisation de la production industrielle en vue de la guerre, et aussi à l'agriculture, aux mines, aux travaux publics, aux transports, au ravitaillement ; ils seraient, à cet effet, pourvus de directions ayant à leur tête des techniciens, c'est-à-dire des hommes qui ne seraient pas nécessairement des hommes politiques.

Le pouvoir central, c'est-à-dire le comité de direction de la guerre, exigerait de ses intendants la même incroyable activité que Colbert imposait aux siens. Et il ne faut pas douter que la France de notre temps aurait aussi ses Foucault, ses Basville, ses Mesnager, ses Lamignon, dont la renommée est parvenue jusqu'à nous.

Georges Le Cardonnell.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un lecteur pointilleux m'adresse une plainte amère. Il ne saurait, me dit-il, admettre l'usage inconsidéré, dolosif, attentatoire à la grammaire ainsi qu'au sens commun, que mes confrères de la presse font du mot « but ».

« Un but, continue-t-il, est un point fixe, désigné à un tireur ou à un coureur. C'est une cible, ou bien un terme. En tout cas, ça ne bouge pas. On vise un but, on se dirige vers un but ; et ceci en bon français.

« Mais les journaux, et même les diplomates, semblent avoir imaginé un but vélocé et pharamineux, qui posséderait des pattes ou des ailes — à moins encore qu'il ne se soit payé une automobile. En tout cas, il fiche le camp. On ne saurait douter de ce miracle. Car on écrit, sur tous les tons et de toutes les encre, que l'Allemagne « poursuit » un but, et même « qu'elle poursuit deux buts divergents », ce qui est encore plus extraordinaire : ces cibles seraient douées non seulement de mouvement, mais aussi du don de pouvoir s'écarter l'une de l'autre. »

Ce correspondant termine en ajoutant que ce qu'il en dit n'est pas pour moi, qui n'ai jamais détourné ce vocable de son sens propre. Il affirme l'avoir remarqué.

Il est bien gentil ; mais je ne m'engage, en aucune façon, à ne jamais écrire « poursuivre un but », comme tout le monde, et même « expliquer mon but », comme certaines personnes encore plus hardies. « But » signifiait originellement « cible » ou « terme d'une course », c'est bien possible ; mais il a changé de sens, ou plutôt il en a pris un nouveau en gardant l'ancien, voilà tout. C'est ce qui est arrivé à bien d'autres mots. Il remplace donc, et peut-être avec avantage, celui « d'objectif », dont on se servirait auparavant, et qui est d'une pédanterie difficilement supportable.

Et puis, après tout, il y a des buts mobiles. Et si l'excuse ne suffit pas à ce puriste je lui répondrai qu'on voit couramment, dans les mercuriales de la Bourse du Commerce, que les « fers sont mous », et que « les colons, par contre, sont très fermes ». Ce qui est, à la réflexion, fort étrange.

Aux Halles, on vous déclare également, avec ingénuité, « que le camembert continue à monter », ce qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une allusion à la plaisanterie traditionnelle sur les fromages.

Pierre Mille.

Il y a une Providence pour les vieux papiers !

On connaît les circulaires de juillet et d'octobre derniers, qui prescrivent de remettre à l'administration des domaines, pour être vendue au profit de l'Etat, toute une catégorie d'archives ne présentant plus d'utilité.

Les anciennes collections du *Journal officiel* devaient être comprises dans l'hécatombe. Or, le ministre de la Guerre vient de demander leur grâce. Ces anciennes collections seront, en effet, très utiles, pour remplacer gratuitement les collections dis-

parues que détenaient les administrations publiques des régions envahies.

On traite les vieux papiers avec plus d'égards que les papiers neufs qu'éclague la Censure.

Il n'y a plus de fantassin !

Ce mot devient tout à fait antédiluvien. Il y a seulement des « fusiliers » qui ont le fusil-mitrailleur, des grenadiers qui lancent la grenade, — des voltigeurs qui portent le fusil léger. — Et c'est tout. (Les Boches trouvent d'ailleurs que c'est assez.)

Fusiliers, grenadiers, voltigeurs appartenaient autrefois à l'espèce « fantassin ».

Les académiciens, qui vont accepter le mot « poilu » dans leur dictionnaire, vont-ils en rayer le mot « fantassin », comme irrémédiablement désuet ?

On sait la coutume espagnole qui veut que la foule se masse à la Puerta del Sol dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier pour voir commencer la nouvelle année à « l'horloge du gouvernement », brillamment éclairée pour la circonstance.

Il semble que la venue de 1917 ait plongé le peuple espagnol dans une sorte de fièvre enthousiaste. Les journaux de la péninsule ibérique racontent que la foule nocturne de la Puerta del Sol n'avait jamais été si nombreuse. Et — petit détail qui a bien sa signification — des chants français : vieilles romances, refrains guerriers, éclataient par intervalle sur les lèvres joyeuses des Madrilènes de la Puerta del Sol !

La taxe sur le chocolat met en émoi les petits hommes comme la taxe sur le tabac a mis en émoi les hommes... devenus grands.

Nos écoliers occupent peut-être le premier rang parmi les consommateurs de chocolat ; le morceau de pain et la tablette d'un sou forment le goûter classique du petit Parisien qui, ses livres sous le bras, s'échappe de la classe.

Ne pourrait-on adresser à « qui de droit » une requête en faveur des gosses de Poulbot ?

De même que les démocratiques cigarettes caporal ont été, au détail, exemptées de la taxe et se vendent toujours un sou les deux ne pourrait-on maintenir au prix modeste d'un sou la tablette de chocolat enveloppée de papier qui se grignote à quatre heures ?

Nos petits hommes réclament la même justice que les grands.

On sait que John Wigmore, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Chicago, a rédigé il y a quelques semaines, d'accord avec la presque unanimité de l'élite universitaire américaine, un manifeste où il se plaignait que la jeunesse de son pays ait fréquenté jusqu'à ce jour presque exclusivement les universités allemandes.

On sait aussi que John Wigmore émit l'avis que les universités françaises étaient plus propres à enseigner le droit, car, en France, on a le respect « du chiffon de papier ».

Il paraît que la colère provoquée en Allemagne par ce manifeste est indescriptible, et qu'un professeur de Munich se prépare à provoquer John Wigmore en combat singulier... quand la paix européenne sera conclue.

A ce moment les universités allemandes seront sans doute abandonnées déjà par les Américains ; et le professeur, devant le fait accompli, apprendra à se résigner.

Si les boulangers n'ont pas donné la galette des Rois, il est pourtant des familles, et nombreuses certes, où l'on a tiré la fève.

Autour de la table, l'autre soir, chez un de nos plus illustres membres de l'Académie des Sciences, on se penchait donc vers la belle lune dorée et striée où le signe de la majesté se dérobait en quelque repli de la pâte. La moins intriguée des convives n'était pas Mlle Sophie, la charmante fille — dix-sept ans — du grand savant.

Les parts attribuées, chacun de chercher s'il serait appelé à régner. Et soudain la demoiselle rencontra la poupée.

— C'est moi.

Elle va la jeter dans son verre et attendre l'hommage de « la reine boit », lorsque, se ravisant, renversant le cristal :

— Non, j'abdique, dit-elle gravement. Par le temps qui court, il n'est pas déjà si flatteur, même en petit comité, d'être... la reine Sophie.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Tu sais combien j'aime ma petite ville, mais je puis dire — ou à peu près — comme Alcée parlant de Céphise, que l'amour que je ressens pour elle ne ferme point mon cœur à ses défauts. Oh! ce sont des défauts bien anodins et qu'il vaut mieux appeler travers, tout simplement!

Donc, les habitants veulent que leur ville soit la première ville du monde, sous tous les rapports. Leurs montagnes sont les plus belles montagnes de la terre. L'eau est la plus pure, la plus abondante, la plus miraculeuse qui se puisse imaginer. Bien entendu, il n'y a point dans l'univers de truites comparables à celles de mon pays! On ne boit bien, on ne mange bien que dans ma ville natale. C'est là seulement qu'on sait construire, fabriquer, signoler, et pour ce qui est des choses de l'esprit, nul n'égale mes concitoyens en intelligence, en finesse, en ruse, en malice. Quand ils parlent entre eux des Parisiens, des Normands, des Bretons, des Auvergnats, des Gascons, des Provençaux, on croirait entendre des géants s'entretenant, avec un mépris indulgent, de lamentables et obscurs pygmées.

Au demeurant, ce sont les meilleurs fils du monde, pleins de qualités de premier ordre, mais ils ont l'amour-propre local, l'orgueil régional développé jusqu'à l'hypertrophie...

Survint la guerre. Ma petite ville n'est pas éloignée de la frontière italienne. Tu devines aisément que mes compatriotes s'imaginèrent qu'une grande partie du fardeau de la lutte allait peser sur eux. Un gros nuage, en forme de saucisse, ayant passé au-dessus d'un fort voisin, pendant une nuit claire d'août 1914, il n'en fallut pas davantage pour que cet innocent amas de brouillards fût baptisé zeppelin. Evidemment, c'était nous, avant tout, c'était nous par-dessus tout, que les ennemis visaient! Il était certain qu'une fois notre vaillante cité anéantie, la France n'avait plus qu'à mettre bas les armes.

Le nuage creva. Notre loyale sœur italienne mit sa main dans la nôtre et mes amis en furent ravis, certes, mais un tantinet pantois.

L'examen, même le plus superficiel, d'une carte géographique leur prouvait qu'ils étaient à plusieurs centaines de kilomètres de la ligne de feu... Et cela les chagrinait! ce qui est tout à fait à leur honneur.

Nous vivions donc en proie à une certaine mélancolie quand, tout à coup, on annonça que la neutralité suisse pourrait bien être violée par l'Allemagne. Ah! ah! voilà une nouvelle qui ne laissait pas d'être intéressante! Certes, ma petite ville n'était pas la première menacée, mais, enfin, qui sait? les ennemis auraient peut-être le désir de pousser jusque chez nous! Et alors, quelle occasion de prouver une fois de plus ce dont nous sommes capables!

En vain, les journaux nous communiquent les déclarations des ambassadeurs au conseil fédéral de Berne, en vain les principaux intéressés, les Helvètes eux-mêmes, nous affirment qu'il n'y a rien à craindre, mes compatriotes veulent craindre et ils mettent dans cette crainte toute leur espérance, si j'ose m'exprimer ainsi.

C'est pourquoi dans tous les cafés de la ville — il y a un café par soixante habitants — l'ardeur belliqueuse des habitués s'est, soudain, réveillée. Il n'y a plus assez d'allumettes, de papier, pour figurer les routes d'invasion, pour servir aux plans d'attaque et de défense, aux combinaisons stratégiques et tactiques de ces messieurs. Et, le soir, on recommence à regarder le ciel où certains nuages, hum! hum! n'ont pas l'air de nuages bien catholiques...

Le Provincial.

Les proclamations des deux empereurs

Le grand bruit des sabres n'empêche pas les conversations en sourdine

Quel que soit leur accent de menace, de colère et de dépit, les proclamations des deux empereurs à leurs armées ne doivent pas nous faire illusion : l'Allemagne et l'Autriche n'ont pas renoncé à leur idée de paix. Cette paix, en ce moment, est trop désirable pour les empires du Centre, elle répond trop à leurs intérêts pour qu'ils l'abandonnent aussi vite. Guillaume II est dans son rôle en cherchant à convaincre ses soldats qu'il a tout fait pour les rendre à leurs foyers. Il est dans son rôle en cherchant à tourner contre l'ennemi la déception de ses troupes. Mais ce n'est pas ce qui le détourne de travailler à la manœuvre commencée le 12 décembre.

Comme tous les officieux d'Allemagne l'ont dit : le mouvement pacifique a été lancé. Il s'agit d'entretenir la propulsion initiale.

Aussi, tandis que les deux empereurs parlent à leurs armées en style wagnérien, avec un vacarme sauvage de glaives frappant sur les boucliers, il n'y a pas à douter que les efforts pour amorcer des négociations se poursuivent dans la coulisse. C'est surtout, comme nous l'avons déjà montré, du côté de M. Wilson que l'on se tourne, et la presse allemande prodigue au président les appâts les plus grossiers, comme la « gloire immortelle » que le *Vorwärts*, par exemple, promet au médiateur quel qu'il soit.

Toutes les occasions sont bonnes, d'ailleurs, pour faire le siège des Américains. L'Association américaine du commerce, à Berlin, offrait avant-hier un dîner à M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis, pour son retour. De hautes personnalités allemandes, M. Helfferich, M. von Gwinner, M. Paasche, vice-président du Reichstag, d'autres encore, se sont empressées d'y assister, et l'on s'efforce d'interpréter dans un sens favorable à l'Allemagne les toasts échangés à ce banquet. En même temps, les dépêches des correspondants de journaux américains continuent d'insinuer que la réponse des Alliés à l'offre de paix de l'Allemagne n'a peut-être pas détruit aussi radicalement qu'on pourrait le supposer l'espoir de nouer la conversation. Après les Hale et les Brown, c'est Kahn qui télégraphie à la *Tribune* : « On ne sait si l'Allemagne répondra directement à l'Entente ou si elle transmettra une déclaration aux neutres. »

L'Allemagne veut donc causer, de quelque manière que ce soit. C'est le programme que vient encore d'exposer, sans le moindre artifice, l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne : il s'agit de « faire le siège des peuples », il s'agit de « regarder vers l'avenir et non vers le passé ». En d'autres termes, pour avancer la paix et la mettre à l'heure de l'Allemagne et de l'Autriche, l'important est d'escamoter d'abord la question des responsabilités. Cette question-là gêne donc bien nos ennemis? Raison de plus pour nous de nous y tenir fermement. — J. B.

VOIR PLUS LOIN :

Le texte des proclamations

Les conférences de Rome

LA SOLUTION DU PROBLÈME GREC

La place importante que les affaires de Grèce ont trouvée dans les conférences de Rome est suffisamment attestée par la présence du général Sarrail et par celle de sir Francis Eliot, ministre d'Angleterre à Athènes, qui ont été spécialement convoqués.

D'ici quelques jours, il se peut que le roi Constantin soit devenu pour nous un ennemi déclaré. Qu'on se rappelle comment les Jeunes-Turcs d'abord, le roi Ferdinand de Bulgarie ensuite, se sont comportés vis-à-vis de l'Entente et comment, faute d'avoir agi à temps avec eux, les Alliés se sont trouvés ensuite dans une position défavorable... Il ne faut pas que les expériences orientales, si coûteuses, soient perdues pour nous.

La presse italienne, plus vivement encore que la presse française, s'est plainte de la lenteur que la coalition a mise à rejeter la prétendue offre de paix de l'Allemagne. La conférence de Rome aura été une bonne occasion pour adopter une procédure plus rapide. Il y a tout lieu de croire que la réponse à la suggestion de M. Wilson sera envoyée à Washington dès que M. Briand et M. Lloyd George seront de retour de leur voyage en Italie, voyage dont il faut attendre, à tous les égards, des résultats importants.

Le général Sarrail à la Consulta

ROME, 6 janvier. — (Retardée dans la transmission). — Le *Giornale d'Italia* dit que le général Sarrail est arrivé hier soir à Rome, accompagné de deux officiers d'ordonnance. Il est descendu à l'hôtel Bristol.

M. Briand est allé lui rendre visite ce matin à 9 heures. L'entretien a duré une heure.

Le général Sarrail s'est rendu à 10 heures à la Consulta.

Le général Cadorna est venu du front pour prendre part aux délibérations militaires.

L'armée grecque attend l'ordre d'attaquer les Alliés, déclare un ancien ministre du cabinet Venizelos

L'ancien ministre des Finances du cabinet Venizelos, M. Diomède, est arrivé à Paris hier, chargé d'une mission en France et en Angleterre par le chef du gouvernement provisoire.

Nous avons pu voir à l'hôtel Lotti, rue de Castiglione, où il est descendu, le collaborateur de M. Venizelos, et les déclarations qu'il a faites à la presse sur la politique du roi Constantin sont d'une importance — nous allions dire d'une gravité — qu'il n'est pas utile de souligner davantage.

M. Diomède est très net : la politique de neutralité du roi Constantin est et a été, dès le début, une politique pro-allemande.

C'est un officier allemand, le major de Falkenhäusen qui, depuis le début de la guerre jusqu'à l'expulsion des légations, a dirigé l'état-major grec, demeurant ainsi le maître réel de l'armée royale. C'est lui qui, depuis son départ, ne cesse d'inspirer le travail de l'état-major.

L'éminent collaborateur de M. Venizelos ne se borne pas à affirmer, il précise :

« C'est, dit-il, M. de Falkenhäusen, attaché militaire à la légation d'Allemagne, qui, après la note de l'Entente du mois de juin, a conçu et réalisé la nouvelle concentration de l'armée grecque consécutive à la démobilisation. C'est lui qui a arrêté le dispositif grâce auquel les unités, cantonnées à proximité de la voie ferrée de Larissa, peuvent être à tout moment concentrées en deux ou trois jours au plus. »

Il a également établi le plan, réalisé après son expulsion, de la répartition de l'artillerie, des munitions et des vivres, dans des villages où il est plus facile de les dissimuler que dans les garnisons ordinaires. Il a préparé en même temps l'accumulation de céréales qui, malgré le blocus, per-



A L'ARRIERE DES LIGNES, SUR LE FRONT DE LA SOMME

NICE RIVIERA-PALACE
magnifique situation dans le quartier de CIMIEZ, parc de trente mille mètres.

mettront au roi d'alimenter pendant quelques mois une armée de trois corps d'armée.

« C'est le major Falkenhausen qui a assuré la liaison constante entre Athènes et Berlin et fait connaître au commandement allemand, sur la base des renseignements que lui fournissait l'état-major grec, les mouvements de l'armée Sarrail. Il a organisé, outre la T. S. F., la ligne téléphonique Athènes-Béat, par laquelle aujourd'hui encore le roi est en communication quotidienne avec le gouvernement impérial.

« C'est enfin ce même officier qui a mis sur pied le statut des pseudo-réservistes — calqué sur le modèle de l'armée suisse, chaque homme emportant chez lui ses armes et son équipement et pouvant en quelques heures rejoindre son corps sur un simple appel.

« M. de Falkenhausen a été deux ans durant le maître absolu de l'état-major grec. Il n'a jamais cessé de l'être jusqu'à son départ d'Athènes. Aujourd'hui encore, ce sont ses ordres qu'on exécute. »

Sous cette direction allemande, l'armée royale attend l'ordre d'attaquer l'armée des Alliés. Quand le recevra-t-elle ? M. Diomède ne le sait.



LE MAJOR FALKENHAUSEN
agent de liaison entre le kaiser et Constantin

— Ce que j'affirme, dit-il, c'est que cette attaque est certaine et que toute l'activité du roi s'emploie à la préparer.

De quelles forces dispose-t-il pour cette attaque ? M. Diomède pense que le roi Constantin a sous la main 45.000 baïonnettes. Avec le complément des réservistes, il arrivera à 75.000, c'est-à-dire à trois corps d'armée de trois divisions à trois régiments.

L'armée royale n'a pas d'artillerie lourde. Ses pièces lourdes étaient en Macédoine. Elles ont été livrées, au nombre de 150, aux Bulgares avec leurs munitions et elles tirent présentement sur la division vénizéliste qui sert dans l'armée d'Orient.

L'artillerie de campagne et de montagne est au complet, moins 40 pièces livrées aux Bulgares et 48 pièces dont dispose l'armée du gouvernement provisoire. L'approvisionnement est de 1.200 coups par pièce. Les mitrailleuses sont au nombre de 2 par bataillon, soit en tout 180 environ.

Les cadres sont nombreux. Sur 4.500 officiers, 1.300 sont passés à Salonique. Il en reste environ 3.200, ce qui, pour trois corps d'armée, est largement suffisant.

— L'attaque de l'armée royale sera prononcée en liaison avec l'attaque germano-bulgare, que tout fait prévoir, dit M. Diomède. Les trois corps d'armée du roi chercheront sans doute le contact avec la droite de l'armée ennemie à l'ouest de Monastir.

L'ancien ministre des Finances du cabinet Venizelos espère que le gouvernement provisoire pourra bientôt, de son côté, mettre cinq divisions à la disposition des Alliés.

— Ce sera là, nous dit-il, pour l'armée d'Orient un appoint appréciable composé de troupes qui ont fait la guerre balkanique, sont acclimatées, connaissent le pays, ne souffrent pas du paludisme, qui se battent chez elles — comme vos troupes se battent en France — et qui haïssent les Bulgares.

M. Diomède insiste, en terminant, pour que les puissances de l'Entente se décident à éteindre le foyer de germanisme représenté par le roi, son gouvernement et son entourage immédiat. Ce foyer éteint, l'union de l'ancienne Grèce se rétablira.

— Ce n'est, en effet, dit-il, que par un régime inouï d'oppression et de violence que le roi et les agents allemands ont réussi à s'assurer le champ libre. Plus de journaux, rien que des informations mensongères; la nouvelle partout répandue que l'armée Sarrail est battue; que M. Venizelos est en fuite, ses partisans jetés à la mer; que Guillaume II est en route pour Athènes et y entrera d'ici peu !

« Que la vérité soit connue, et la conscience nationale se réveillera. Mais, pour que la vérité éclate, il faut qu'elle ait la force à son service. »

UN SUCCÈS RUSSE dans la région de Focsani

LUTTES D'ARTILLERIE ET RECONNAISSANCES devant Verdun, en Argonne et en Artois

Sur le front occidental, la lutte d'artillerie reste très active dans les régions de Verdun et de la Somme et s'accompagne d'assez fréquentes reconnaissances: les deux adversaires sont sur leurs gardes.

Il est à remarquer que dans ces deux régions les actions s'étendent de proche en proche à des secteurs demeurés calmes depuis longtemps. Sur la rive gauche de la Meuse, notre artillerie a bombardé non seulement les organisations allemandes du Mort-Homme, mais celles de la cote 285 en Argonne, et des escarmouches à la grenade ont eu lieu à la cote 304 et à la Fille-Morte, immédiatement à l'ouest de la cote 285. Sur la rive droite, l'ennemi a tenté un coup de main sur nos tranchées au sud des Eparges, ce qui semble indiquer qu'il a quelque inquiétude de ce côté. Malgré le tir de barage violent qui la couvrait, cette attaque a complètement échoué.

Au nord de la Somme, les troupes britanniques ont exécuté diverses reconnaissances, dont une, particulièrement réussie, au sud-est d'Arras: les deux premières lignes de tranchées ennemies ont été atteintes, et les abris détruits à coups de grenades.

En Roumanie, l'armée von Gerok n'a accompli aucun progrès notable dans les vallées de l'Oltuz et de la Putna. Les Russes lui ont, au contraire, enlevé plusieurs lignes de tranchées dans la vallée de l'Oltuz.

La neuvième armée austro-allemande a pris pied sur la crête du mont Odobesci, qui s'étend du sud-est au nord-ouest entre le Milcov et la Putna, mais n'a pu progresser ni dans l'une ni dans l'autre des deux vallées. A l'est de Focsani, les Russes ont pris l'offensive et ont refoulé l'ennemi sur un front étendu, entre Obilisci et Maiconesci, au sud-est de Focsani. Nos alliés, qui, depuis la prise de Braïla, se sont repliés sur le Sereth, entre le Danube et le confluent de la Rimnica, n'ont pas l'intention d'abandonner sans combat le bastion avancé de Focsani.

Il est vrai que les forts principaux de la place couvrent les secteurs du nord et du nord-est, non ceux du sud et du sud-ouest, par où vient l'attaque de l'ennemi. Mais chacun sait aujourd'hui que la force d'une position résulte des fortifications de campagne bien plus que des ouvrages permanents. Une simple ligne d'eau suffit même à arrêter les assauts, pourvu que la défense puisse y faire converger des feux violents, comme on l'a vu sur l'Yser, en octobre 1914. Le Milcov, qui contourne Focsani par le sud, à trois ou quatre kilomètres de distance, peut jouer le rôle de l'Yser, à condition que les Russes groupent en arrière un nombre suffisant de canons et de mitrailleuses. De toute façon, le vigoureux coup de boutoir qu'ils viennent de donner montre que la neuvième armée a encore de durs combats à soutenir avant de pouvoir passer à son tour à la défensive et détacher des renforts dans une autre direction.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Dimanche 7 Janvier (88^e jour de la guerre)

14 HEURES.

A l'ouest de la Meuse, escarmouches à la grenade dans les SECTEURS DE LA FILLE-MORTE ET DE LA COTE 304. Notre artillerie a fréquemment bombardé les pentes nord de la COTE 285 (Haute-Chauchée) ainsi que les organisations allemandes de la REGION DU MORT-HOMME.

A l'est de la Meuse, un coup de main ennemi, appuyé par un vif bombardement, a complètement échoué A L'EST DE VAUX-LES-PALAMEIX.

Dans les Vosges, A L'OUEST DU COL DE SAINTE-MARIE, une tentative d'attaque ennemie a été arrêtée par nos feux.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

EN BELGIQUE, vive lutte d'artillerie DANS LE SECTEUR DE NIEUPORT-BAINS.

EN CHAMPAGNE, DANS LA REGION DE TAHURE, une reconnaissance ennemie, prise sous notre feu, a subi des pertes et s'est dispersée.

Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique

L'opération signalée hier nous a permis d'enlever deux postes vers Beaumont-Hamel et nous a

valu 56 prisonniers. Ils sont comptés dans le total des prises effectuées depuis Noël, qui a été donné dans le communiqué d'hier soir.

L'ennemi a tenté ce matin, à la suite d'une violente préparation d'artillerie, de reprendre pied dans ces postes. Il a complètement échoué.

Un coup de main exécuté avec succès dans l'après-midi AU SUD D'ARMENTIERES nous a permis de faire 19 prisonniers.

A la suite d'un violent bombardement d'assez courte durée, l'ennemi a tenté ce matin de pénétrer dans nos tranchées AU SUD-OUEST DE WYSCHAETE. Il a été rejeté en désordre après avoir subi des pertes importantes.

Une tentative analogue dirigée, sous la protection d'un bombardement intense, contre nos avant-postes AU NORD D'YPRES a également échoué ce matin sous notre feu.

Activité d'artillerie en différents points du front, notamment AU SUD DE SOUCHEZ et dans les régions du canal de La Bassée, d'Armentières et d'Ypres.

Communiqué belge

La lutte d'artillerie qui s'est déroulée, au cours de la journée du 7 janvier, sur tout le front belge, a été particulièrement vive VERS STEENSTRAETE. Au nord-est de cet endroit, le tir des pièces belges a fait sauter un dépôt de munitions ennemi.

UN NOUVEL « AS »

Le sous-lieutenant Delorme

Dans la journée du 5 janvier, le sous-lieutenant Delorme a mitraillé de près un avion allemand. L'appareil, désarmé, a été contraint d'atterrir dans nos lignes à proximité d'Auve.

Les aviateurs ont été faits prisonniers. C'est le cinquième appareil descendu par ce pilote.

Dans la nuit du 6 au 7 janvier, une de nos escadrilles a bombardé les terrains d'aviation d'Hancourt et de Matigny, la gare de Cartigny, les cantonnements ennemis du bois de Liancourt-Fosse et les dépôts d'Athies.



L'AVIATEUR DELORME

Les belliqueuses proclamations des empereurs Guillaume et Charles

AMSTERDAM, 7 janvier. — Les journaux allemands publient le texte officiel suivant d'une proclamation de l'empereur d'Allemagne à ses troupes :

De concert avec mes alliés, j'ai proposé aux ennemis l'entrée en négociations pour la paix. Les ennemis ont refusé ma proposition. Leur soit de domination exige la destruction de l'Allemagne. La guerre continuera donc. Devant Dieu et l'humanité, c'est aux gouvernements ennemis uniquement qu'incombe la lourde responsabilité du nouveau sacrifice que j'aurai voulu éviter. Justement indignés des agissements de l'ennemi, animés de la volonté de défendre vos biens les plus sacrés et d'assurer un avenir plus heureux à votre pays, vous deviendrez d'airain. Si nos ennemis ne veulent pas comprendre, avec l'aide de Dieu nous les y forcerons par les armes.

BERNE, 7 janvier. — Le bureau militaire de la presse d'Autriche-Hongrie publie l'ordre du jour suivant adressé par l'empereur d'Autriche à l'armée et à la flotte :

Soldats, vous savez que moi et les souverains, mes alliés, nous avons essayé de préparer les voies à la paix désirée par le monde entier. La réponse de nos ennemis est arrivée; ils repoussent, sans même connaître nos conditions, la main que nous leur avons offerte. De nouveau donc, je fais appel à vous, mes compagnons d'armes. Votre épée, pendant les trente mois de guerre que nous aurons bientôt derrière nous, a parlé un langage net et clair; votre courage héroïque et votre bravoure gardent la parole. Les victimes ne sont pas assez nombreuses: il en faut d'autres.

Nos ennemis en portent toute la responsabilité. Je prends Dieu à témoin. Vous et les armées de vos braves alliés vous avez anéanti de nombreux royaumes ennemis; vous avez emporté de vastes étendues de territoire ennemi; malgré tous ces exploits, les gouvernements ennemis trompent encore leurs peuples et leurs armées par l'espérance qu'ils pourront modifier encore leurs destinées. Soit, vous continuerez à chercher la solution par le fer de votre épée. C'est avec une fière confiance dans la puissance de mon armée que je vous commanderai. En avant, avec Dieu!

DERNIÈRE HEURE

La conférence des Alliés clôt ses travaux

D'importantes décisions ont été prises

ROME, 7 janvier. — La troisième réunion des délégués a eu lieu ce matin. Hier, les deux missions politique et militaire s'étaient réunies d'abord en séance plénière, puis avaient siégé séparément. Ce matin, c'est l'inverse qui a eu lieu. Les missions ont d'abord siégé séparément, puis, vers midi, les délégués politiques et militaires se sont réunis en séance plénière.

Au cours d'une seconde réunion tenue cet après-midi, la conférence des Alliés a terminé ses travaux et a été close.

Les Alliés ont constaté une fois de plus leur accord sur les diverses questions inscrites à l'ordre du jour et ont pris la résolution d'apporter toujours plus de coordination dans leurs efforts.

Le *Giornale d'Italia* croit savoir que la conférence a déjà obtenu de très importants résultats, qui se manifesteront au moment où les décisions prises seront appliquées.

Un toast de M. Boselli

ROME, 7 janvier. — Officiel. — M. Boselli, président du conseil, a offert aujourd'hui un banquet aux délégués des gouvernements alliés.

120 convives ont assisté à ce banquet, qui a été empreint d'une parfaite cordialité.

Au dessert, M. Boselli a porté le toast suivant aux nations et aux armées alliées :

Je lève mon verre en l'honneur des souverains et des chefs des Etats alliés, en l'honneur des hommes éminents qui président à leurs gouvernements ou les représentent, en l'honneur des peuples forts et généreux avec lesquels nous luttons pour la justice et la liberté.

Je salue les héroïques combattants auxquels va notre pensée et j'applaudis à la gloire de leurs chefs.

Au nom de l'Italie et de la Rome antique, je salue les signes certains de la victoire définitive et complète, qui ne peut échapper à la volonté et à l'action indissolublement et intimement unies des Alliés pour le triomphe du Droit des Nations et de la civilisation.

M. Briand a remercié le président du Conseil italien et a uni ses vœux à ceux qu'il avait exprimés pour la victoire finale. Il a levé son verre en l'honneur du roi d'Italie, de la famille royale et de l'armée italienne.

Une foule imposante s'est livrée à une manifestation à la sortie de MM. Briand et Lloyd George, aux cris de : « Vive la France ! Vive l'Angleterre ! Vive la Russie ! »

La manifestation s'est renouvelée en l'honneur de M. Boselli à sa sortie de l'hôtel. Lorsque le général Cadorna a quitté à son tour l'hôtel, la foule lui a fait une chaleureuse ovation qui s'est continuée tout le long du parcours aux cris de : Vive Cadorna ! Vive la guerre ! Vivent les Alliés !

L'automobile du général Cadorna s'est frayée lentement un passage à travers la foule enthousiaste, tandis que, des fenêtres, on agitaient les mouchoirs et des drapeaux aux couleurs italiennes et alliées.

Nouveau bond italien sur le Carso

ROME, 7 janvier. — (Commandement suprême) : Sur l'ensemble du front, actions séparées d'artillerie.

Sur le Carso, près de la cote 208, nous avons rectifié notre front d'environ un demi-kilomètre en avant, par un bond de surprise.

Les déportations continuent en Belgique

LE HAVRE, 7 janvier. — On annonce de La Haye à la date du 6 janvier que les déportations continuent. A Nieuwkeek-Waas (Flandre orientale), 72 ouvriers sabotiers comprenant des célibataires, des hommes mariés, même parmi ces derniers des pères de sept et huit enfants, ont été déportés.

Suivant les informations récentes reçues de témoins, 11.000 Belges, déportés civils, sont internés au camp de Gaben. Un barrage de fils de fer barbelés les sépare des prisonniers militaires et ceux-ci sont dans l'impossibilité de leur venir en aide. Ils sont fort mal nourris. Les Allemands leur interdisent de faire du feu dans leurs baraquements.

La bataille de Roumanie

Les Russo-Roumains, victorieux dans la vallée de l'Oituz, fléchissent à l'est de la Souchiza

PETROGRAD, 7 janvier (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Entre le marécage de Tirout et la rivière Aa, au sud du village de Kanzen, nous avons repoussé les attaques ennemies.

En complément de notre communiqué du 6 janvier, on mande qu'au cours des combats au sud du lac de Babit (50 verstes à l'ouest de Riga), 500 Allemands ont été faits prisonniers.

Dans la région du bourg de Rutchka (nord-est de Wileika), un avion ennemi a atterri, les occupants ont été faits prisonniers.

FRONT DE ROUMANIE. — Nos troupes se sont emparées des tranchées ennemies dans la vallée de l'Oituz et ont fait des prisonniers ; les contre-attaques ennemies ont été repoussées.

Au nord de la rivière de Kassina, les tentatives ennemies ont été rejetées.

Sous la poussée ennemie, nos troupes et celles des Roumains ont été obligées de se retirer un peu à l'est de la région de la rivière Souchiza et au nord-ouest de Focani. Une contre-attaque roumaine a réussi à rétablir la situation.

Dans la région de Kapatounau (14 verstes au nord de Focani), de forts détachements ennemis ont pris l'offensive près de Pecesti, mais ils ont été repoussés par l'artillerie.

Nos troupes ont pris l'offensive et atteint la ligne Rasypici-Lag (5 verstes au sud-ouest de Nenboulésti et 12 verstes au sud-est de Rasypici).

Dans la région du Buzeu, des attaques ennemies menées des villages de Meikenesti et Odenesti ont échoué.

FRONT DU CAUCASE. — Sur le front, fusillade habituelle par endroits. La tempête de neige dure depuis 20 jours.

Les nouvelles allemandes

Théâtre oriental de la guerre. — Front du maréchal de prince de Bavière. — Hier encore, de fortes attaques russes ont eu lieu dans le secteur de Mitau, elles ont échoué avec des pertes élevées pour l'assaillant. Le chiffre des prisonniers atteint 1.300.

Près de Kisiellin (à l'ouest de Loutsk), une patrouille allemande a surpris une grand-garde russe, qu'elle a faite prisonnière.

La tentative faite par des compagnies russes pour enlever un de nos postes au sud-ouest de Stanislaw a échoué.

Front du colonel-général archiduc Joseph. — Entre les vallées d'Oltuz et de Putna, nous nous sommes emparés de plusieurs points d'appui et nous avons continué à refouler les Russes et les Roumains vers la plaine. De fortes contre-attaques exécutées par des troupes fraîches n'ont pu enlever le terrain gagné.

Groupe d'armées du maréchal von Mackensen. — Le sonnet du mont Odobsti a été pris d'assaut hier, par le régiment d'infanterie de la garde de Munich.

Entre Focani et Fundeni, les Russes ont exécuté, sur un front de 25 kilomètres, une grande attaque de dégagement. Ils n'ont gagné du terrain que dans la direction d'Obilesti ; la résistance des troupes allemandes a brisé sur tous les autres points l'assaut russe, en infligeant aux assaillants des pertes élevées. Plusieurs centaines de prisonniers sont restées entre nos mains.

Une reprise de l'offensive russe serait imminente

ZURICH, 7 janvier. — Les journaux berlinois de samedi matin annoncent qu'une nouvelle offensive russe est imminente ; dès que les dépôts de munitions seront de nouveau remplis et que le service des transports aura été organisé, le général Broussiloff aurait reçu l'ordre de reprendre l'offensive. — (L'Information.)

Le nouveau chef d'état-major général belge

LE HAVRE, 7 janvier. — C'est le général Louis Bucquoy qui succède au lieutenant-général Willems comme chef d'état-major général belge.

Le général Bucquoy, né en 1861, était colonel au début de la guerre. Il fut blessé à Anvers et sur l'Yser. Son fils unique fut récemment tué à ses côtés.

Les sous-marins allemands ne connaîtront désormais aucun pavillon

AMSTERDAM, 6 janvier. — Le *Toekomst*, organe de la propagande allemande en Hollande, reçoit de Berlin la confirmation que tous les navires marchands anglais seront désormais considérés comme croiseurs auxiliaires, puisque la Grande-Bretagne a décidé de les munir de canons.

Le premier résultat du refus de l'Entente d'entrer en négociations pour la paix sera que les Allemands couleront tous ces navires sans avertissement et sans égard pour les existences humaines qui seront à bord. Les neutres appartenant aux équipages de ces navires pourront périr.

« Nous verrons, dit le *Toekomst*, si les neutres, notamment les Etats-Unis, accepteront ce procédé ou entrèrent en ligne contre les impériaux. »

Il est probable qu'ils conseilleront à leurs nationaux de ne pas voyager à bord de ces navires, ce qui les dégagera de toute responsabilité. Si ces navires naviguent sous pavillon neutre, l'Allemagne invitera les neutres à s'opposer à cet abus de leur pavillon, sinon l'Allemagne ne respectera plus aucun pavillon et engagera alors les neutres à s'abstenir de voyager dans certaines zones s'ils ne veulent pas être torpillés sans avertissement et risquer leur vie. »

Une dépêche de Leipzig au même journal dit que M. Ballin, directeur de la Hamburg-America, a déclaré qu'il demanderait la révocation de tout homme d'Etat qui pour sauver quelques navires allemands actuellement dans les ports des Etats-Unis, restreindrait l'action des sous-marins allemands.

Le « San-Leandro » a bien été torpillé

MADRID, 7 janvier. — Le gérant de la Cie de navigation de Carthagène a reçu un avis confirmant que le *San-Leandro* fut torpillé par un sous-marin allemand. La nouvelle a porté à son comble l'indignation ; on avait cru en effet que la perte du navire était due à une cause accidentelle, la nature de sa cargaison qui se composait exclusivement de fruits rendant invraisemblable tout torpillage par un sous-marin.

L'équipage est arrivé à Hendaye et a fait au consul d'Espagne toutes les déclarations relatives au torpillage ; les naufragés restèrent 26 heures sur le canot avant d'arriver à la côte française.

Nouveaux torpillages

LONDRES, 6 janvier. — Le Lloyd apprend de Manchester que le petit vapeur anglais *Carlisle* a été coulé par un sous-marin ennemi le 2 janvier. Le vapeur danois *Naesborg* et le vapeur norvégien *Alder* ont été coulés, après avoir été canonnés.

ZURICH, 7 janvier. — On mande de Copenhague à la *Nouvelle Gazette de Zurich* que le vapeur danois *Danemark*, qui a été coulé par un sous-marin allemand, n'avait aucune contrebande à bord et a été coulé malgré les protestations du capitaine.

Les buts de guerre de l'Allemagne n'ont pas été exposés à M. Wilson

GENÈVE, 7 janvier. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit : « Plusieurs journaux ont conclu d'une déclaration du comte Andrassy, dont nous ne connaissons pas le texte, que les conditions de paix allemandes auraient été portées à la connaissance du président Wilson, et la *Gazette Populaire de Cologne* a reproduit cette même information. Les journaux en question sont mal informés. Le véritable état de choses ressort de notre réponse à la suggestion américaine. »

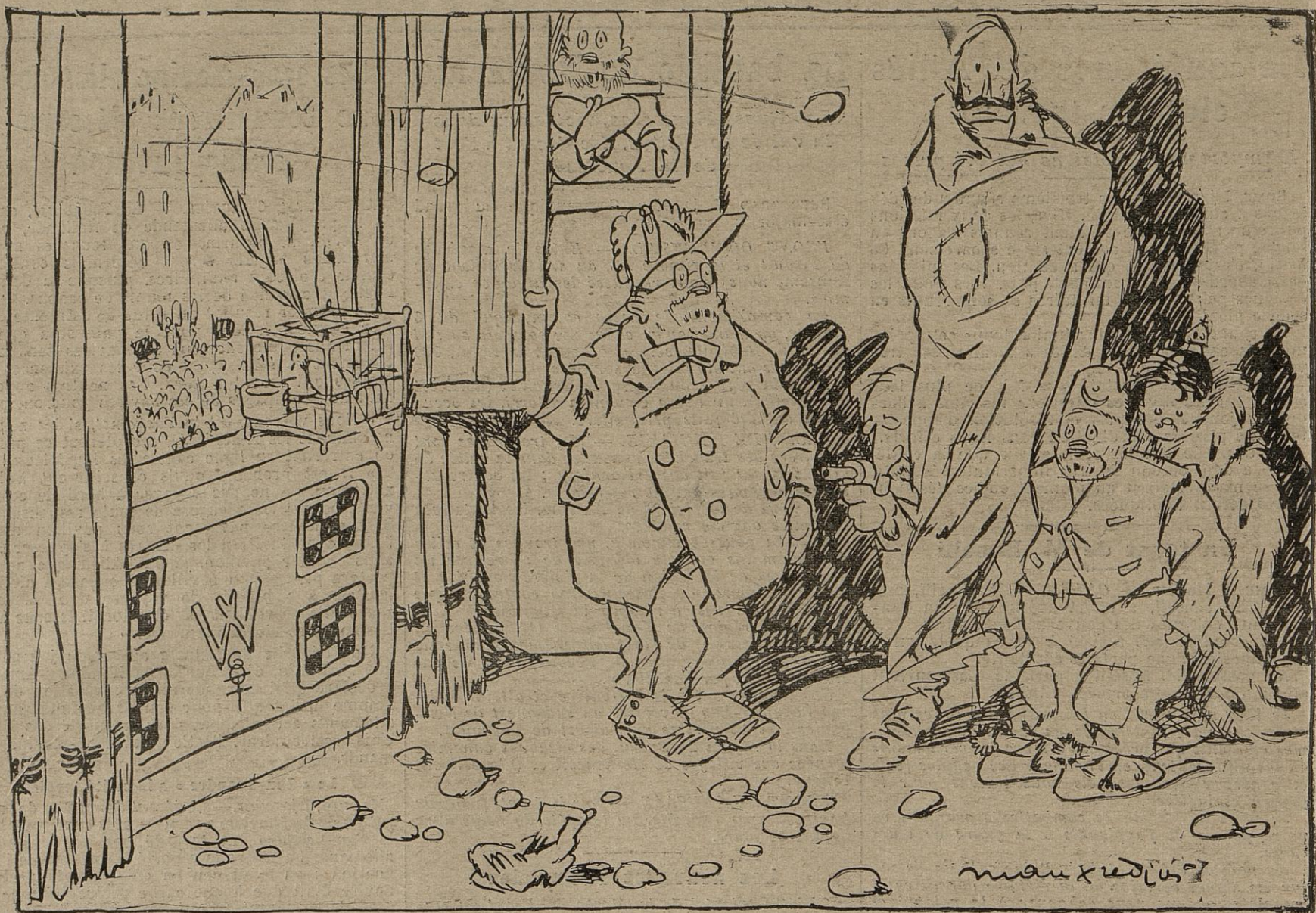
Le comte Tisza se défie de M. Wilson

GENÈVE, 7 janvier. — Répondant à la suggestion américaine, le comte Tisza dit qu'il croit pouvoir affirmer que les empires centraux ne communiqueront pas leurs buts de guerre au président Wilson, car ils ne tiennent pas à attirer M. Wilson de leur côté en en faisant leur homme de confiance.

Une enquête sur le coup de Bourse

WASHINGTON, 6 janvier. — La commission de la Chambre des Représentants poursuit son enquête au sujet des renseignements donnés à certains spéculateurs sur la note du président Wilson avant que celle-ci fût connue du public, et qui auraient fourni l'occasion de manœuvres de Bourse.

LES ROIS, par MANFREDINI



— Le peuple est sans pain!...
— Hélas!... Et les rois sont sans galette!!...

Les Annamites, à Salonique, évoquent artistiquement leur pays



Dans un hôpital de notre camp retranché de Salonique les petits infirmiers annamites se sont amusés à composer avec des pierres de diverses couleurs un carré de mosaïque fort artistique où ils ont dessiné, sur un fond clair, un magnifique papillon inspiré par ceux qui, là-bas, au pays natal, volent de jardin en jardin.

AVEC LES ARMÉES ROUMAINES, SUR LES RIVES DU SERETH



OFFICIERS D'ETAT MAJOR ETUDIANT LA CARTE



COLONNE D'INFANTERIE ALLANT OCCUPER DE NOUVELLES POSITIONS

A mesure qu'ils avancent sur le territoire roumain, les envahisseurs rencontrent une résistance qui se fait de plus en plus tenace. La dernière bataille qui vient de faire perdre Braïla à nos alliés a nécessité de la part de l'ennemi un effort gigantesque, les Roumano-Russes utilisant un matériel d'artillerie formidable, grâce auquel l'avance bulgare-allemande n'a été réalisée qu'au prix de très durs sacrifices.

LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME proteste contre les déportations

La manifestation du Trocadéro

La Ligue des Droits de l'Homme avait organisé hier après-midi, au Trocadéro, une réunion de protestation contre les déportations des Belges et des Français en Allemagne.

Cette réunion, par le nombre des personnes qui s'y rendirent, s'est transformée en une manifestation émouvante.



M. MAETERLINCK

Le Président de la République et le roi Albert s'étaient fait représenter. On remarquait, aux premiers rangs, MM. le baron Gaiffier d'Hestroy, ministre de Belgique à Paris; Malvy, ministre de l'Intérieur; l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre; Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat des services de santé, etc. Les autres ministres avaient envoyé des délégués.

M. Ferdinand Buisson, après avoir expliqué l'initiative prise par la Ligue des Droits de l'Homme, donna lecture d'une lettre de M. Léon Bourgeois :

C'est au cours même de ces exécutions sauvages, a écrit, en terminant, M. Bourgeois, que l'Allemagne ose parler de paix et demander qu'on en discute les clauses! La clause première, qu'elle le sache bien, le premier de tous les buts de paix, ce sera le rétablissement de la Belgique dans tous ses droits, la réparation de tout ce qui peut être matériellement réparé.

L'assemblée a alors acclamé à la présidence d'honneur, sur la demande de M. Buisson, « l'homme d'Etat qui a représenté la France aux conférences de La Haye et qui, sans doute, présidera la troisième, celle où sera instituée la Société des nations ».

Applaudi, ovationné, M. Vandervelde, ministre d'Etat belge, a ensuite montré qu'il n'y a plus, désormais, de liberté en Belgique que dans les marais de l'Yser et les tranchées de la West-Flandre. « Liberté, propriété, sûreté », s'est écrié en terminant M. Vandervelde :

Ces droits sont refusés à ceux qui vivent sous la terreur allemande. Mais il leur en reste un, le droit suprême, celui qui survit à tous les autres : le droit de résistance à l'oppression!

Or, après deux ans, nos maîtres provisoires ont appris à connaître que la Belgique n'y a pas renoncé, qu'elle n'y renoncera jamais.

Le maître du Temple Enseveli, de la Sagesse et la Destinée, M. Maurice Maeterlinck, a décrit ensuite la détresse des déportés :

Si les hommes de ce siècle étaient tels qu'ils devraient être et que nous avions espéré qu'ils seraient, dit-il, il n'y aurait rien à ajouter à l'appel que les ouvriers belges viennent de lancer au monde civilisé. Cette page, qui n'est pas une page littéraire ni une amplification oratoire, mais un document authentique d'une précision, d'une réserve, d'une sobriété tout ensemble admirables et effrayantes, est l'un des plus déchirants cris de détresse qui aient retenti sur la terre depuis que celle-ci a pris figure humaine. Il nous dit, cet appel d'un tragique sans précédent, qu'en ce moment, cinq à huit cent mille ouvriers, de dix-sept à soixante ans, en fait, dans un pays qui ne compte plus que six millions d'habitants, tout ce qui, jusqu'à ce jour, dans les classes laborieuses, avait échappé à la mort par la misère et la faim, aux massacres et aux chances des combats, est déjà ou sera d'ici peu réduit en esclavage.

Et, s'adressant aux neutres, M. Maeterlinck conclut :

Or, vous seuls qui portez encore ce nom de « neutres », qui quelque jour vous semblera bien lourd, vous seuls pouvez encore empêcher ou punir certains crimes contre lesquels, hors de la portée de nos armes, nous ne pouvons plus rien. Ceux qui les commettent, ces crimes, vivent au milieu de vous, entrent dans vos maisons, vous entourent de sourires obséquieusement amicaux, vous serrent la main dans vos rues, dans vos salons, dans vos clubs, s'enrichissent à vos dépens, s'assoient peut-être à votre table et osent encore vous traiter en égaux. Il est temps de leur faire sentir par des actes qu'il n'en est plus ainsi, qu'ils ne sont plus les égaux de personne sur cette terre et qu'il y a désormais entre l'humanité et eux un abîme qu'ils ne pourront franchir qu'après que de longues années de pénitence, de souffrance et d'humiliations les auront enfin purifiés et rendus à peu près semblables aux autres hommes.

M. Painlevé, membre de l'Institut, ancien ministre, a dénoncé aussi, avec une forte éloquence, les crimes de lèse-civilisation commis en Belgique par les Allemands.

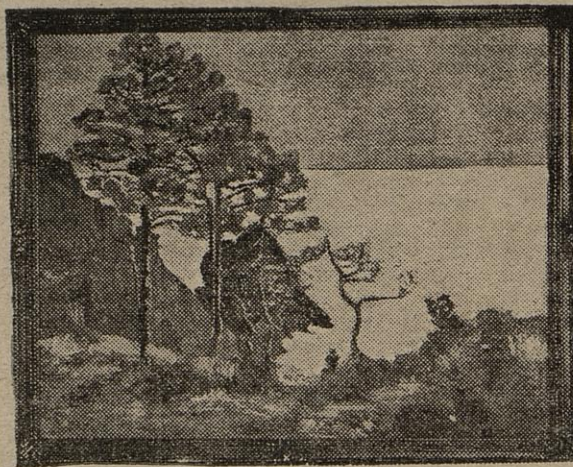
MM. Georges Lorand et Hubin, membres du Parlement belge, ont enfin prononcé de vigoureux réquisitoires contre les envahisseurs de leur pays; et lecture a été donnée d'une protestation solennelle adressée par les « Femmes françaises aux femmes de tous les pays ».

L'Exposition Guillaumin

En attendant les beaux jours, il fallait quelqu'un pour nous apporter de la lumière : le maître Guillaumin réunit donc à la galerie Danthon, 29, rue La-Boétie, plus de soixante-dix tableaux et pastels.

On sait l'éclat généreux de sa palette, la richesse de ses accents, sa prédilection pour les sites où la clarté des plus beaux ciels joue et module sur les plus beaux motifs. On sait qu'il est, comme d'autres le furent de Barbizon, le peintre de la Creuse et le magicien d'Algay. Mais le mérite majeur de cette exposition sera de nous montrer un Guillaumin plus voyageur encore, aussi bien à Damiette (Seine-et-Oise) qu'à Saint-Palais, près Royan, qu'à Rouen ou qu'en Hollande. Et il nous conduit dans l'intimité du chez-soi, devant des fleurs, fleurs qu'il sut accommoder sur un fond moucheté à souhait pour en venir à signer la toile qui est peut-être la plus savoureuse de tout ce groupe. Pastelliste, il nous offre des figures prestement enlevées, des marines et une étonnante nature morte où quelques harengs suspendus au-dessus d'une poignée de fruits suffisent à composer une œuvre riche d'heureux accents. Enfin, Guillaumin campe sur un quai parisien des *Petits voleurs de charbon* qui ajoutent une note encore à une exposition où quelques tableaux de 1869-1873 marquent l'heure des presque débuts.

Nous parlions de la lumière! Quelque gris que puisse être notre ciel de janvier, Guillaumin, par son œuvre étalée, nous en fait bien vite oublier la mélancolie. Les motifs classiques de Crozant, à toute saison; les beaux matins d'été sur la Cédelle; ces aubes d'hiver, perlées au plan des eaux et du givre, naüves, lilas et safranées dans le ciel; ces julleils ardents où la rivière s'élançait, bleue sur les cailloux roses; ces grandes roches d'oëre chaud surplombant l'outremer frémissant de la Méditerranée frangée d'argent; nos campagnes fécondes, roussees, vertes et grasses au temps heureux des moissons : voilà pour dire, à la manière d'un chant optimiste, toute la santé des choses et toute leur joie de vivre. La nature eût-elle des



deuils — et elle en a — Guillaumin saurait dissimuler encore, sous les voiles, la promesse des renaissances futures. Ses ciels les moins vifs ont leur joie; ses eaux les plus ternes ont leurs sourires.

Peintre de la lumière, il est peintre du mouvement. Non qu'il se complaise dans les motifs bouleversés, devant les firmaments instables où le vent furieux éboule les nuées. Par un art singulièrement harmonisé, il conserve à son œuvre le calme des belles ordonnances en y rapprochant, grâce à un instinctif choix de lignes, des aspects de nature où le regard, entraîné par le dessin, est obligé d'aller et de revenir dans un paysage toujours animé. Les rivières sont souvent des torrents, et, quand elles sont lentes, la course des nuages les émeut; les rocs marins, souvent, tiennent tête à la vague, les arbres ont été penchés par les souffles du large, les tamaris plaquent horizontalement leurs palmes abaissées et soulevées, les forêts touffues au creux des vallées ne sont pas inertes; l'air passe dans le ciel léger, et, quand l'été assoupit les choses, on retrouve le mouvement encore dans ces attitudes éternelles, dans ces brisures de coteaux enchevêtrés, où la nature, un jour, fixa la terre convulsionnée.

Mariiez cette ferveur pour la plus belle lumière et ce parti déterminé de mouvoir le décor, et vous aurez l'un des secrets de Guillaumin. Les autres lui partiennent. On en devine quelques-uns, tel celui de subordonner son allégresse de peindre à la loi sévère du choix de ses sujets. Le bonheur qu'il rencontre en traversant des contrées qui lui *correspondent*, ne l'entraîne pas assez qu'il ne sache s'imposer une discipline. Il pourrait céder au désir de noter tout, au hasard de l'impression. Voyez pourtant comme il sait exclure et préférer et comme toujours il est maître de sa « mise en pages »! Equilibrée de sang-froid, l'œuvre est peinte d'un cœur joyeux : n° 2, 48, 24, 5, 22, 49, 55.

Tout un mois on pourra, près des tableaux de ce franc luministe, trouver, par une anticipation spirituelle qui est un des bienfaits de l'art, l'image du glorieux et enthousiaste été que tous nos coeurs espèrent.

Pascal Forthunv.

Une judicieuse propagande.

Chacun se rend compte que pour se faire bénévolement l'apôtre d'une idée, il faut être profondément pénétré de la supériorité de cette idée. De même, pour recommander spontanément à des parents, à des amis dont la santé vous inquiète, un produit dont on a fait soi-même usage, il faut que l'on ait reconnu à ce produit une supériorité marquée, que l'on soit absolument convaincu de son efficacité.

« Lorsque, nous écrit M. A. Chable, instituteur à Chénedouit, par Putanges (Orne), un médicament produit des résultats aussi probants que ceux obtenus avec les Pilules Pink, résultats que j'ai personnellement enregistrés dans mon entourage, il est du devoir de ceux qui le constatent de le reconnaître hautement afin d'en généraliser l'emploi. En vous adressant cette lettre, non seulement je vous exprime ma satisfaction personnelle, mais je suis en outre l'interprète de plusieurs amis et parents qui ont été guéris par les Pilules Pink, dont je leur avais conseillé l'emploi. Tous s'en sont fort bien trouvés : en peu de temps, ils virent disparaître les troubles qui affectaient leur santé, leur appétit revint et, avec lui, leurs forces et leur activité. »

Il est de fait que le tout n'est pas de prendre des médicaments. Il est indispensable — si l'on veut se rétablir rapidement et complètement — de choisir le remède dont les vertus ont fait leurs preuves. A ce point de vue, il n'est pas téméraire de prétendre que les Pilules Pink sont par excellence le stimulant et le reconstituant du sang et des nerfs. Leur action est certaine, prompt et durable, et elles donnent d'excellents résultats dans toutes les maladies ayant pour origine la pauvreté du sang ou l'affaiblissement du système nerveux : anémie, chlorose des jeunes filles, maladies nerveuses, migraines, neurasthénie, maux d'estomac, rhumatisme.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

LA MISÈRE EN HONGRIE

Des juges en sont réduits à se faire savetiers

LAUSANNE, 7 janvier. — L'*Az Ujsag*, organe du comte Tisza, a fait une enquête auprès des représentants des classes moyennes de la société hongroise, au sujet de la crise économique. Voici en quels termes se sont exprimés les intéressés, parmi lesquels le premier est le docteur Karoly Greesak, second président de la Cour de cassation :

« La crise économique qui sévit actuellement dans la classe moyenne hongroise frappe plus durement les juges et les avocats hongrois. Dans cette cherté extraordinaire qui n'est pas exclusivement une conséquence naturelle de l'état de guerre, mais un résultat de l'abus du capital et des mesures inefficaces des autorités, tout le monde peut trouver des compensations, sauf les fonctionnaires qui touchent des appointements fixes. Tandis que les articles de première nécessité ont renchéri au moins de 200 0/0, les revenus des fonctionnaires se sont à peine élevés de 20 à 30 0/0. Le danger d'une ruine économique croît constamment, de sorte que l'indépendance matérielle des juges est menacée dans sa base même. Un juge qui doit en même temps faire le métier de cordonnier restera, il est vrai, comme un orgueil éternel pour le barreau hongrois, mais aussi une honte éternelle pour le gouvernement hongrois. »

Le docteur Nandor Flesch, premier secrétaire de l'Association des médecins :

« La situation des médecins n'était pas fameuse en Hongrie, même avant la guerre, qui est venue l'aggraver. Ce ne sont pas seulement les nécessités de la vie qui ont renchéri, mais aussi les instruments qui sont si indispensables aux médecins ainsi que la location des voitures qui a renchéri de 400 ou 500 0/0. On peut s'attendre à ce que la situation des médecins devienne de plus en plus mauvaise pendant et après la guerre. »

M. Istvan Gergely, président de l'Association des instituteurs :

« Les instituteurs ne peuvent pas vivre de leurs appointements. C'est au mois de janvier que nous aurons la crise la plus aiguë. Comment pourrions-nous demander qu'un instituteur travaille en toute conscience lorsqu'il doit constamment penser que ses enfants manquent de pain, qu'ils ont froid, qu'ils n'ont pas de chaussures et que leurs habits sont en lambeaux? »

Le docteur Penedek Biro, secrétaire en chef de l'Association des fonctionnaires d'Etat :

« La classe des fonctionnaires vitote, malgré la plus grande sobriété et toutes sortes de privations. »

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

FAITS DIVERS

PARIS

Un garage incendié. — Hier matin, vers 3 h. 1/2, un incendie d'une certaine violence s'est déclaré soudain dans un garage d'automobiles situé 19, rue Francœur, et appartenant à M. Mazet.

En contribuant aux opérations de sauvetage, le gardien du garage, M. Louis Hirsch, âgé de vingt-deux ans, sujet russe, demeurant 6, rue des Amiraux, et le sapeur-pompier Breuil, de la caserne Carpeaux, ont été blessés assez sérieusement.

Le feu a pu être circonscrit après une heure et demie de travail.

Tentative de meurtre. — Dans la matinée d'hier, rue de Cormeille, à Levallois, un nommé Emile Henry, âgé de trente-six ans, polisseur, demeurant Chemin-de-la-Réunion, à Bois-Colombes, a frappé d'un coup de couteau au ventre Emile Perraudin, âgé de trente-trois ans, ajusteur, domicilié 9, rue de Cormeille.

Morts subites. — A 9 heures, hier matin, le jeune Casimir Paralel, âgé de seize ans, demeurant 56, rue Sedaine, est décédé subitement dans la piscine municipale située 8, avenue Ledru-Rollin.

Mme Marthe Chassot, âgée de vingt-six ans, a été frappée de congestion en face de son domicile, 97, avenue Jean-Jaurès, et est morte pendant qu'on la transportait dans une pharmacie.

Cheval emporté. — Boulevard Richard-Lenoir, un cheval attelé à une voiture de place s'est emballé. Le cocher, Emile Renard, âgé de soixante-cinq ans, demeurant 18, cité Jolly, et un voyageur, M. David Munk, âgé de quarante-sept ans, employé de commerce, demeurant 12, rue d'Alsace-Lorraine, ont été grièvement blessés. Le premier est soigné à l'hôpital Saint-Louis.

DÉPARTEMENTS

Drame conjugal. — BORDEAUX. — On mande de La Teste (Gironde) à la Petite Gironde :

Le sous-lieutenant M..., des tirailleurs sénégalais, a tué de quatre coups de revolver sa femme, âgée de vingt-deux ans, et mère d'un bébé de trois mois.

Le meurtrier a été arrêté.

ÉTRANGER

Echouage d'un vapeur portugais. — ALMÉRIA. — Le vapeur portugais *Trafaria* s'est échoué au cap Gata avec un chargement de marbre et de vins. L'équipage est sauvé.

On annonce que huit hommes du bateau *Combermere*, de Gènes, torpillé, ont débarqué à Adra. On ignore le sort du capitaine.

L'extension de la culture potagère

Les ministres de l'Agriculture et de la Guerre viennent d'arrêter, d'un commun accord, diverses mesures destinées à donner, au printemps prochain, une extension considérable aux cultures potagères entreprises par les dépôts de corps de troupes, les postes de G. V. C., les hôpitaux et autres formations militaires.

Dans chaque région, un certain nombre de mobilisés, gradés ou non, choisis de préférence parmi les R. A. T. ou les auxiliaires, recevront la mission, après un stage d'instruction au ministère de l'Agriculture, d'encourager par des conférences, des conseils et des démarches, la création de potagers. M. Clémentel a mis aussi à la disposition de la Ligue du coin de terre et du foyer une subvention importante destinée à des encouragements de toute nature aux potagers civils et militaires.

Grâce à ces mesures et à quelques autres inspirées du même esprit pratique, on peut espérer que les 5.621 jardins militaires créés en 1916 vont s'étendre notablement en nombre et en surface et apporter un sérieux appoint à l'alimentation de l'armée.

Une éclipse totale de lune

Une éclipse de lune a eu lieu ce matin, dès les premières heures. Ce phénomène a présenté cette particularité que le milieu de la phase maximum s'est produit lors du lever du soleil à l'orient et du coucher de la lune à l'occident.

Cette éclipse a été totale. L'entrée de la lune dans la pénombre a commencé à 4 heures 36, et sa pénétration dans l'ombre à 5 heures 30. La totalité de l'éclipse a eu lieu de 7 heures à 7 heures 49.

Il était seulement possible à Paris de suivre la première partie de l'éclipse. Elle était entièrement observable en Amérique.

"Pour nos frères"

Hier après-midi a eu lieu, à la Sorbonne, l'assemblée générale de la société "Pour nos frères", présidée par M. Joseph Reinach. Cette société a pour but de secourir les soldats et prisonniers de guerre pupilles de l'Assistance publique et les prisonniers originaires de Meurthe-et-Moselle. Elle a pour présidente Mlle Mirman, fille du préfet de Meurthe-et-Moselle. M. Joseph Reinach a rappelé les origines de cette œuvre de généreuse solidarité qui s'appelait avant la guerre "Pour nos soldats" et secourait les petites filles abandonnées par leurs parents ou orphelines et que l'Assistance publique avait recueillies.

Le sergent Commerge a ensuite fait l'émouvant récit de deux années de captivité en Allemagne.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LA VIE SPORTIVE



AU PARC DES PRINCES : LE MATCH STADE P. U. C.

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Intéressante réunion hier après-midi, au Palais des Sports. Le Prix du Nouvel An a été brillamment enlevé par Léon Didier dans un temps de record et après une belle lutte avec ses concurrents ; quant au match de motocyclette, il s'est terminé par une chute de Baudelocque — chute sans suites graves, espérons-le — causée par la vitesse excessive des deux matcheurs.

Résultats techniques :

Prix de 1917 (vitesse, 1.000 mètres). — Première série : 1. Carapezzi ; 2. Grassin ; 3. Gambade. Temps : 1 m. 36 s. 3/5 ; dernier tour : 17 s. — Deuxième série : 1. Siméonie ; 2. Clarsy ; 3. Michot. T. : 1 m. 34 s. 3/5 ; d. t. : 17 s. 2/5. — Troisième série : 1. Deschamps ; 2. Polledri jeune ; 3. Tamboite. T. : 1 m. 33 s. 3/5 ; d. t. : 17 s. — Quatrième série : 1. Van den Hove ; 2. Courtade ; 3. Besson. T. : 1 m. 32 s. ; d. t. : 17 s. — Cinquième série : Eward ; 2. Johay ; 3. Larive. T. : 1 m. 44 s. 2/5 ; d. t. : 17 s. 2/5.

Finale : 1. Carapezzi ; 2. Deschamps ; 3. Van den Hove ; 4. Siméonie. T. : 1 m. 21 s. 4/5 ; d. t. : 21 s. — Carapezzi s'échappe adroitement et gagne tout seul.

Prix d'Encouragement (course par élimination). — 1. Reculé ; 2. Soupeau ; 3. Requis ; 4. Euger ; 5. Coin ; 6. Lelong ; 7. Miscopani, etc. T. : 3 m. 14 s. 4/5.

Match de motocyclette (4 kilomètres en match-poursuite). — Première manche : 1. Baudelocque ; 2. Lauthier. T. : 2 m. 33 s. 4/5.

Les deux adversaires sont séparés par un demi-tour de piste. Dès le départ, Baudelocque s'en va à une allure folle, rejoint son adversaire, mais ne peut le passer sans risquer la chute ; après plusieurs coude à coude, il se contente de vivre sur son avance.

Deuxième manche : 1. Lauthier ; 2. Baudelocque (tombé).

Baudelocque fait un mauvais départ, mais il retrouve bientôt la bonne carburation ; pour combler son retard et rattraper ensuite son rival, il s'en va à une vitesse foudroyante, dépassant le 100 à l'heure ; au moment où il va rejoindre Lauthier, Baudelocque, emporté par la vitesse — il dépassait à ce moment le 104 le moyenne — ne peut virer assez court, frôle les balustrades et fait une cabriolet fantastique ; quoique sérieusement touché, Baudelocque n'a pas perdu connaissance, et il faut espérer qu'il ne se ressentira pas d'une pareille chute.

Créteur des Trios (course-poursuite par équipes de trois coureurs). — Première série : 1. Beyl-Siméonie-Juseret ; 2. Johay-Grassin-Carapezzi. T. : 1 m. 52 s. 2/5. — Deuxième série : 1. Van den Hove-Baumier-Claisy ; 2. Largillier-Polledri-Tamboite. T. : 9 m. 20 s. 2/5.

Finale : 1. Beyl-Siméonie-Juseret ; 2. Van den Hove-Baumier-Claisy. T. : 2 m. 57 s. 3/5.

L'équipe de Beyl rattrape petit à petit, puis Beyl lâche ses équipiers, rattrape Siméonie et Juseret, et, malgré la chute de ses partenaires, il réussit à prendre le meilleur sur Van den Hove.

Prix des Abonnés. — Primes 2.500 mètres. — Les primes sont gagnées par Courtade, Reynal et Carapezzi. Prime finale : 1. Deschamps ; 2. Johay ; 3. Besson. T. : 3 m. 17 s. 1/5 ; d. t. : 18 s. 1/5.

Grand Prix du Nouvel An (50 kil. derrière motos). — 1. Léon Didier ; 2. Contenet, à 175 mètres ; 3. Suter, à 260 mètres ; 4. Fossier, à 5.000 mètres.

Didier prend la tête au début et Contenet ferme la marche, Fossier, troisième, change de place avec Contenet et la ronde est maintenant en pleine action. Les 10 kil. par Didier, en 8 m. 25 s. 1/5 (record) et Contenet est doublé peu après ; Suter, qui a des démêlés avec sa moto, passe troisième et les 20 kil. sont accomplis par le leader en 16 m. 24 s. 4/5 (record). A mi-course, Didier crève. Contenet passe en tête et Suter... décolle. Les 30 kil. en 25 m. 27 s. 4/5 par Contenet ; Suter passe Didier. Mais après les 40 kil. en 34 m. 21 s. 3/5, Didier revient très fort, déborde ses adversaires et a dès lors course gagnée.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de Paris (U.S.F.S.A.). — Sur le terrain du Parc des Princes, l'équipe première du Stade Français rencontrait hier après-midi l'équipe correspondante du Paris Université Club. Ce match, qui comptait pour la Coupe de Paris, a été gagné par le Paris-Université Club avec 11 points contre 3 au Stade Français.

FOOTBALL ASSOCIATION

La victoire au Nord. — Un très beau match d'association s'est déroulé hier après-midi à Ivry entre deux

équipes de joueurs sélectionnés, l'une composée de joueurs du Nord, l'autre de Parisiens. Le team nordiste était formidable ; il possédait des joueurs réputés tels que Parisys, Hanot, Minier, Ducret, Courquin, et sa victoire ne semblait faire aucun doute. Pourtant les chances sont restées longtemps égales et à la mi-temps, les adversaires marquaient chacun un but ; ce n'est que dans la dernière partie que les nordistes ont réussi le deuxième but. Ce sont les nordistes Courquin et Minier qui ont réussi les deux buts.

Le Havre bat Le Mans. — L'équipe du Havre Athlétique Club et celle de l'Union Sportive du Mans se sont rencontrées hier après-midi à Paris, sur le terrain de la Légion Saint-Michel. Le match, qui comptait pour la Coupe des Alliés, s'est terminé à l'avantage des Havrais, par 2 buts à zéro.

Et Amiens est supérieur à Auxerre. — Egalement pour la Coupe des Alliés étaient aux prises, hier après-midi à Auteuil, des teams de l'Amiens Athletic Club et de l'Alliance Vélo S. P. Auxerroise. Les Amiénois ont eu raison de la belle défense opposée par leurs adversaires, mettant à leur actif 3 buts contre zéro.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes premières. — U. S. Maisons-Laffitte bat Cosmos par 2 buts à 1.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières. — Club Français bat U. S. Suisse par 3 buts à 2 ; Olympique bat J. A. Saint-Ouen par 4 buts à 1 ; U. S. Ile Saint-Denis bat C. A. Vitry par 6 buts à 1 ; C. A. de Paris bat Red Star par 5 buts à 1.

Les challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières. — C. S. Epinettes bat Française de Noisy par 2 buts à 1 ; Enghien Sports bat Isie-Adam Sports par 17 buts à zéro.

Coupe Interrégionale (F.G.S.P.F.). — E.S. Bienfaisance bat U.S. d'Auteuil par 3 buts à 1.

Coupe de la Victoire (F.C.A.F.). — S.A. de Paris bat U.S. Montrouge par 2 buts à 1.

Les Lyonnais battus à Marseille. — Le Club Olympique de Marseille a battu lundi le Club Sportif des Perreux, de Lyon, par 1 but à 0.

COURSE A PIED

Keyser gagne le Granger. — L'U.S.F.S.A. a fait disputer hier matin le Prix Granger, sur les 11 kilomètres du parcours Versailles (départ carrefour de Montreuil), Ville d'Avray, Parc de Saint-Cloud, Boulogne (arrivée au Stade Jean-Bouin). L'épreuve obtint un gros succès, 100 concurrents étant en ligne et, parmi eux, tous les champions actuels. Keyser a prouvé qu'il était toujours un coureur de grande classe, prenant le meilleur, après une fort belle lutte, sur Mallet en qui beaucoup voient un coureur de grand avenir.

Résultats. — 1. Keyser (A.S.F.), en 38 m. 16 s. ; Mallet (A.S.F.), à 10 mètres ; 3. Arbid (S.V.C. de Lyon), à 100 mètres ; 4. Schnellmann ; 5. Servella ; 6. Laloume (Lyon) ; 7. Terrier ; 8. Devaux ; 9. Roohard ; 10. Daret (Amiens) ; 11. G. Nourry ; 12. Rodrigue ; 13. M. Delvart ; 14. Monier ; 15. Noharet, etc. 90 coureurs se sont classés.

Classement par équipes. — 1. Club Athlétique de la Société Générale, 68 points ; 2. A. S. Française, 120 points ; 3. S.V.C. de Lyon, 128 points ; 4. C.A.S. Générale (2), 174 points ; 5. U.S. Clodoaldienne ; 6. Lyon Olympique ; 7. A.S. Lyonnaise, etc.

CROSS-COUNTRY

La Coupe Fédérale (F.C.A.F.). — La troisième épreuve de la Coupe Fédérale s'est déroulée hier après-midi dans les bois de Clamart. Distance 8 kilomètres.

Résultats. — 1. Longchal (individuel) ; 2. Derhet (U.S. V.) ; 3. Koppen ; 4. Roux ; 5. Delatte ; 6. Gazonneau ; 7. Ehrard ; 8. Bouleau ; 9. Bagnard ; 10. Chagnet, etc.

Classement par clubs. — 1. U.S. Voltaire, 21 points ; 2. Stade Athlétique de Paris, 34 points ; 3. C.A. de Plaisance ; 4. U.S. Grenelle, etc.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 1250 grammes 1fr.55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7fr.05 ; 4 kg. : 13fr.45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'Émeraude

Parce qu'elle avait eu bien du chagrin depuis des mois, Nicole maigrissait et ses bagues glissaient de ses doigts minces. Sa grosse émeraude surtout, cette pierre ancienne que son mari découvrit chez un antiquaire et qu'il lui offrit pour un tendre anniversaire, tombait dès qu'elle retirait un gant.

Elle se décida à la porter chez un bijoutier, qui prit mesure exacte et lui fit compliment de la petitesse de sa main. Son mari allait venir en permission. Il ne fallait pas qu'il s'aperçût que ses doigts s'amincissaient.

Voici huit jours qu'elle en est séparée de sa bague, quelque chose de lui l'a quittée, quelque chose de leur amour.

Elle entra chez M. Benoit.

— Il est arrivé un malheur, madame, dit-il, dès l'abord, très embarrassé.

— Un malheur? Comment?

— Permettez-moi de vous expliquer. Pour réduire un anneau, il faut le soumettre à la chaleur très forte d'un chalumeau oxyhydrique. Or, la chaleur détériore les pierres précieuses. Aussi, on les enveloppe d'un linge mouillé pour les préserver. Sur-tout, il faut beaucoup de rapidité, de dextérité : une seconde de trop, et c'est l'accident.

» Or, j'ai repris un ancien ouvrier à moi, très habile, réformé pour blessure à la main. Cela l'a-t-il gêné?... Le fait est que l'émeraude est complètement ternie. La voici.

Nicole regardait la pierre opaque. Plus de lumière, plus de vie, plus de beauté.

— Mais, s'écria-t-elle, cette pierre valait trois mille francs!

— Je le sais, madame.

— C'est épouvantable! Que dira mon mari? A quoi avez-vous pensé? Quand on a des ouvriers incapables, on ne leur confie pas un travail que vous-même dites difficile et délicat! Enfin, vous et votre ouvrier vous êtes responsables! Je vous confie un bijou, vous le détériorez, et je n'aurais rien à dire? Blessé, blessé, c'est très joli, mais ce serait trop commode comme excuse que de ruiner les gens parce qu'on emploierait des blessés.

Le commerçant, tête basse, ne répondait rien.

Au fond du magasin, il y avait une porte entrebâillée. Nicole l'ouvrit et entra.

C'était une pièce obscure. Sur une table, éclairée par une suspension à gaz, de légers instruments d'acier. Devant la table, quelqu'un était assis, les coudes appuyés, les mains dérobant le visage.

— C'est un très bon ouvrier. Il est désespéré; il pleure! chuchota le marchand.

Nicole avançait encore.

La flamme du gaz éclairait en plein les mains dressées, et Nicole vit un trou au milieu. Cette main-là ne pouvait plus cacher qu'une partie de la joue. Deux doigts manquaient.

Arrivée pour crier sa colère, Nicole se tut. Elle regardait cette main qui avait brûlé sa bague. Soudain, par une de ces pensées que rien n'a fait prévoir, elle vit une femme, la mère de cet homme. Elle était assise, il était enfant, elle baisait l'une après l'autre les belles petites mains créées par elle, elle les admirait, et le petit enfant riait...

Et le voici, et voici ses mains! Deux doigts en sont tombés, avec pour seul souvenir sur eux l'ancienne caresse maternelle. Il manquera des baisers désormais à cette main...

Alors, Nicole s'approcha, prit les mains, découvrit le visage et, très douce, elle dit :

— Ne pleurez pas, monsieur. Ce n'est pas votre faute, allez. Je le comprends bien. Il ne faut pas vous désoler : elle était fautive, mon émeraude, n'est-ce pas, monsieur Benoit? n'est-ce pas?

— Oui, oui, madame! fit le commerçant tout ému, elle était fautive.

Et, comme elle s'en allait, il lui présenta timidement la pierre perdue.

— Je la porterai telle que tout de même, en souvenir de quelque chose...

Nicole marchait lentement. Elle ne pensait qu'à cela... que rien ne pouvait remplacer! à ces baisers de la maman, perdus dans la terre, là-bas...

Jeanne Broussan-Gaubert.

L'initiative de M. Wilson est "presque un sacrilège"

M. Caulléry, professeur à la Sorbonne, a fait hier, sous les auspices de la revue *Foi et Vie*, une conférence sur « l'Université et la vie nationale dans la démocratie américaine et dans la démocratie française », au cours de laquelle il a résumé les observations rapportées d'un séjour à l'université Harvard. M. J. Mark Baldwin, le professeur américain, après avoir remercié l'orateur, a exposé l'effet produit sur les esprits par les méthodes radicales et utilitaires en usage dans l'enseignement américain. Parlant de la note du président Wilson, il s'est ainsi exprimé :

« Demander à la Russie, qui vient en aide à la Serbie, pourquoi elle se bat, c'est déjà assez étrange; le demander à l'Angleterre, qui part en croisade pour faire respecter les traités et pour rétablir l'intégrité du droit public, cela est encore pire; mais demander à la France pourquoi elle se bat — la France envahie, sanglante, héroïque — la France, la République sœur, constante et généreuse amie de notre démocratie, la France, le pays de la proclamation des Droits de l'Homme, elle-même le plus noble modèle de la Liberté éclairant le monde, la France, la mère de l'idéal et le champion des opprimés, née comme nous dans les feux de la Révolution, lui poser une telle question à cette heure tragique, c'est presque un sacrilège. »

avait souffert la contrainte imposée. Maintenant c'était fini! Il allait vers les siens d'un cœur joyeux. N'avait-il pas bien rempli sa mission? Grâce à lui, dans sa sphère, le haut commandement allemand savait tout ce qu'il voulait savoir : la qualité des canons, leur nombre, l'état d'esprit de la population ouvrière, la crise militaire, l'armement incomplet, les dissensions politiques, tout enfin, qui faisait la France incapable de lutter contre la ruée des soldats du kaiser.

Il fut tiré de sa rêverie par un arrêt brusque de la voiture.

On était aux portes de Liège.

De grandes précautions avaient été prises : les usines étaient gardées et de grands convois militaires s'acheminaient vers des buts précis avec une certaine hâte. Sur toute la ville, sur tous les visages semblait planer une grande anxiété.

La voiture, les papiers d'Othon furent visités.

— Vous êtes Suisse?

— Comme vous voyez.

— Vous vous rendez en Suisse?

— Oui.

— Pourquoi passez-vous par la Belgique?

— Je viens chercher ma sœur, fixée aux environs de la ville.

Ce fut ensuite au tour du chauffeur.

— Vous êtes Allemand naturalisé Français?

— Oui, mais Français de cœur.

Othon intervint :

— Karl a fait son service militaire en France; il m'a amené ici, mais il va retourner en France pour accomplir le devoir auquel il a volontairement souscrit. Comme vous le pouvez voir, il n'est mobilisable que le troisième jour : il sera donc à son poste avant ce délai.

Tous les papiers étaient en règle, Othon avec sa petite fille, inspirait confiance, puis on ne pouvait que lui barrer la route. A quoi cela aurait-il servi? On le laissa entrer...

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint LUCIEN; demain, Saint MARCELIN.

INFORMATIONS

— M. et Mme José de Santamarina ont donné, en leur hôtel du quai Debilly un dîner en l'honneur de S. Exc. l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République Argentine en France, et de Mme Marcelo de Alvear. Les autres convives étaient : Le ministre de l'Uruguay en France, M. Juan Carlos Blanco; l'ancien consul général de l'Argentine à Paris, et Mme José M. Lobet; Mme Josefina Errazuriz, née de Alvear; M. et Mme Augusto Coelho; Mlle Josefina Errazuriz; Mme Arguello; MM. Adams Benitez Alvear et Eugenio Garzon.

BIENFAISANCE

— L'Union de France pour la Belgique et les pays alliés et amis, présidée par la comtesse Greffulhe, née Caraman-Chimay, a installé boulevard Maillot, 2, une « maison familiale » ouverte aux soldats belges qui passent leur permission à Paris.

Le comité de l'union et le comité de patronage, présidé par Mme Jefferson-Davis Cohn, leur ont offert un dîner à l'occasion de la fête des Rois. Les permissionnaires ont été présentés aux bienfaiteurs de l'œuvre : la comtesse Greffulhe, la comtesse Guislaine de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la reine des Belges; le prince et la princesse Alexandre de Caraman-Chimay; le prince de Chimay; le bâtonnier Theodor; le colonel de Québedo, inspecteur à Paris des œuvres des permissionnaires. Le bâtonnier Theodor a salué ses compatriotes et, en termes émus, a évoqué le martyre des populations belges qui subissent en ce moment la loi de l'ennemi. Il a dit son espoir, sa confiance en la prochaine victoire libératrice.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Suzanne Lefèvre avec M. Charles de Bousquet, adjudant d'artillerie, vient d'être célébré dans l'intimité en l'église Saint-Augustin.

— On annonce les fiançailles du sous-lieutenant Georges Flammant avec Mlle Suzanne Marin-Darbel.

DEUILS

Morts pour la France :

GABRIEL COIGNET, capitaine d'infanterie, tué en Serbie. — GASTON DE GLOS, lieutenant à l'état-major d'un corps d'armée. — ERNEST WEILL, lieutenant d'infanterie. — MAURICE FAYOLLE, sous-lieutenant au 11^e territorial d'infanterie. — LOUIS RICHAULT, sous-lieutenant au 5^e d'infanterie. — MAURICE BELIER, sergent au 102^e chasseurs à pied. — PAUL PORTEPIN, caporal d'infanterie.

Nous apprenons la mort : Du général de brigade en retraite Alfred Alba, décédé à Nice, des suites d'une maladie contractée au front au début de la guerre;

De M. Louis Delainaud, inspecteur principal attaché à la direction des chemins de fer de l'Etat, chevalier de la Légion d'honneur;

De M. Paul Graux, doyen des administrateurs judiciaires au tribunal civil de la Seine, décédé à soixante-onze ans;

De la générale Maignien de Mersuay, décédée en son domicile, 4, rue Donizetti;

De M. Frédéric Sauvage (de Charleville) décédé, 14, rue Eugène-Flachat;

De M. Constant Cabuil, avocat à Arras, décédé à Paris-Plage;

De Mme Angèle Gastu, veuve du général de Pellieux, décédée à Neuilly-sur-Seine;

De M. Georges Dessaux, président de la chambre de commerce d'Orléans, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-deux ans;

De M. Léonce Danzel d'Aumont, décédé en son château d'Heucourt, à quatre-vingts ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : le capitaine de frégate Bréart de Boisanger, du torpilleur d'escadre *Protet* et de la 1^{re} escadrille de torpilleurs d'escadre de l'armée navale; les lieutenants de vaisseau Dufoure, du transport *Seine*; Biéry, du torpilleur d'escadre *Casque*; Pocard du Cosquer de Kerviler, du torpilleur d'escadre *Dehorter*.

En revenant de la gare, Madeleine se fit conduire chez son père.

La ville avait toujours le même aspect de fièvre. Les journaux du soir ne laissaient plus aucune place pour l'espérance. C'était la guerre! Beaucoup de groupes péroraient; des gens qui s'ignoraient la veille échangeaient leurs idées, leurs opinions, mais tout ce monde était sage et résolu. Des jeunes gens passaient avec des drapeaux étrangers : Serbes, Roumains, Russes, Italiens qui, reconnaissants de l'hospitalité offerte, allaient s'enrôler sous les étendards de la France.

Le crépuscule tombait lentement. A l'ouest de la ville, le ciel s'incendait de l'agonie solaire, rouge et or, véritable manteau de splendeur qui s'étendait sur la ville et lui donnait un cachet de rêve.

Rue Lafayette, la situation n'avait pas changé. Le vieillard était toujours dans un état aussi grave. Madeleine renvoya sa voiture à Saint-Germain, donnant l'ordre à son chauffeur de la tenir au courant de tout ce qui pourrait arriver.

Les heures qui suivirent furent occupées à son installation, puis on vint la prévenir que, si elle avait besoin de quelque chose, on lui avait préparé un dîner. Elle refusa et se rendit au chevet de son père, pendant que la religieuse prenait son repas.

Là, elle se recueillit. Le vieillard n'avait besoin de rien. Parfois on lui humectait les lèvres pour rafraîchir sa fièvre, mais c'était là tout ce que le médecin avait prescrit en attendant sa nouvelle visite.

A neuf heures, il revint. Le mal avait fait de grands progrès, une issue fatale était imminente. On pouvait cependant espérer que la forte constitution du vieillard résisterait encore quelques jours.

Il crut devoir prévenir Madeleine en usant d'une phrase toute faite :

— Tant que nous aurons de la vie, nous gardons de l'espoir; cependant, l'attaque a été violente

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 8 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

IV

Othon Welmer

Dans vingt minutes, il aurait quitté ce sol exécré qu'il n'avait habité que par ordre, où, pendant dix ans, il s'était d'abord courbé, puis avait dissimulé ses sympathies, ses haines, pour servir son pays et son empereur. Ce temps d'épreuves était fini, l'avenir maintenant lui appartenait. Il allait pouvoir courber ceux devant lesquels il avait fléchi. Il allait pouvoir dompter cette Madeleine assez folle pour vouloir reprendre sa liberté. Madeleine ne l'avait épousé que par ordre, lui par intérêt. Rien n'existait entre eux qu'une enfant qu'il n'aimait pas et qui allait servir sa vengeance. Il la verrait à ses pieds, cette femme si orgueilleuse. Il pourrait l'abaisser aussi bas que terre, la tremper dans un bain d'humiliations constantes, rire de sa fierté détruite, de son orgueil ruiné! Comme il allait enfin pouvoir parler en maître! Longtemps il

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Le Bourgeois gentilhomme avait attiré hier en matinée un public aussi nombreux que le dimanche précédent ; à 2 heures vous auriez en vain cherché la plus modeste place disponible dans la salle ! Mais, avant la brillante comédie de Molière, on nous a joué deux pièces en un acte, les Deux Gloires, de M. Pierre Wolff, puis Pour la Victoire, qui paraissait pour la première fois sur la scène de la Comédie-Française.

Les Deux Gloires ont produit un médiocre effet ; la valeur des interprètes est hors de cause ; on ne peut que les plaindre de mettre leur talent au service d'un ouvrage aussi insignifiant.

Pour la Victoire est d'un ordre plus relevé. Malheureusement, il n'y a pas de pièce dans cet ouvrage, ainsi que vous vous en rendez compte d'après le sujet. Un jeune capitaine, Henri d'Auvray, après s'être glorieusement battu, a été amputé d'un bras. Il se repose dans une villa du Midi auprès de sa femme Henriette et de ses deux enfants qu'il adore. Mais se sentant plein de vigueur encore, il a la nostalgie de la bataille ; une seule pensée le hante : retourner sur le front. Sa demande est faite ; il s'impatiente de ne point voir venir la réponse si ardemment souhaitée. Il n'avait encore rien dit à sa femme de son projet, de sa démarche ; d'abord il se plaint à Henriette de son inactivité, de ce qu'il appelle son inutilité ; ses brillants états de service, les honneurs dont on l'a comblé ne le consolent pas ; son devoir est à l'armée, s'écrie-t-il. Henriette s'efforce de le calmer, de lui donner la juste notion des choses, de lui montrer qu'il a payé sa dette à la patrie, et qu'une autre tâche, moins dangereuse, aussi utile, peut devenir la sienne désormais. Henri n'admet point que la place d'un soldat valide soit ailleurs que sur la ligne de feu... Soudain, on lui remet une dépêche.

Sa requête est agréée ; s'il le désire toujours, il peut reprendre son rang parmi les combattants. Alors, se tournant vers sa femme : « Décide toi-même, je ferai ce que tu commanderas », dit-il, et Henriette, après une très courte hésitation, lui clame avec amour : « Va te battre ! »

Vous le voyez, c'est plutôt l'exposé d'une situation, d'ailleurs fort simple, qu'une scène dramatique. Il pourrait y avoir conflit d'idées et de sentiments chez un civil, momentanément jeté dans la mêlée. Sa mentalité récente de soldat se trouverait en opposition avec les intérêts, les pensées qui, un instant étouffées dans l'atmosphère des batailles, auraient surgi au repos, dressant deux individualités l'une contre l'autre, l'ancienne et la nouvelle. Chez un officier de métier, la question ne se pose pas, et les hommes qui, dès leur adolescence, se sont donnés à l'armée, ont de tout temps recherché les lieux où l'on se bat ! L'auteur aurait pu aussi nous faire assister à l'évolution des sentiments de la femme d'Henri. Il n'a pas insisté ; Henriette cède tout de suite.

L'œuvre est écrite en vers faciles ; j'en ai surpris au vol cinq ou six vraiment jolis, exprimant une belle pensée dans une claire image. Le public a accueilli avec beaucoup de bienveillance cet essai d'un

soldat, et des applaudissements qui témoignaient surtout d'une vive sympathie pour l'auteur ont salué le nom du capitaine Alfred Drouin quand il a été prononcé par Albert Lambert fils, excellent créateur de Pour la victoire, en compagnie de Mlle Delvaux.

La salle a fait fête, ensuite, à Férandy et à tous les interprètes du Bourgeois gentilhomme.

Le soir, on représente le Monde où l'on s'ennuie, précédé de la Revanche d'Iris.

Emile Mas.

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française donnera lundi prochain 15 janvier Don Juan ou le Festin de Pierre. Comme à l'époque de la reprise de 1847, l'œuvre de Molière sera accompagnée de fragments importants de la partition de Mozart, auxquels on ajoutera des airs et danses du dix-septième siècle.

A la Gaîté. — M. Duplay prépare une reprise de Servir, de M. Henri Lavedan, et de Crainquebille, de M. Anatole France, avec M. Lucien Guitry dans les deux pièces.

LUNDI 8 JANVIER

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, Guillaume Tell. Comédie-Française. — A 8 h., Pour la Victoire, le Voyage de M. Perrichon.

Opéra-Comique. — Mardi, à 8 heures, Werther. Odéon. — A 7 h. 45, le Barbier de Séville, l'Epreuve. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Véronique.

Antoine. — A 8 h. 30, le Crime de Sylvestre Bonnard. Athénée. — A 8 h. 15, Je ne trompe pas mon mari. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, Jean de La Fontaine.

Châtelet. — A 7 h. 30, Dick, roi des chiens policiers. Gaîté. — A 8 h. 40, Mollie.

Gymnase. — A 8 heures, la Veille d'ormes. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, la Roussotte.

Th. Michel. — A 8 h. 45, Bis ! Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son filleul. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, l'Amazone.

Sarah-Bernhardt. — A 8 h., l'Aiglon (sauf lundi et vendredi). Apollo. — A 8 heures, les Maris de Ginette.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 30, Crème-de-Menthe. All. : revue ; la Clef ; Aux Chantrelles !.

Réjane. — A 7 h. 45, l'Oiseau bleu. Renaissance. — A 8 heures, la Guerre et l'Amour.

Scala. — A 8 heures, la Dame de chez Maxim. Variétés. — A 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30 la Revue anticafardiste. Olympia (Central 44-38). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, Jack, le Chimpanzé. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — Le droit de la vie ; Les insectes de nos ruissaux ; le Masque (9^e épisode), Actualités militaires.

COURS ET CONFÉRENCES

Jeudi 11 janvier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Stephen Pichon, conférence de M. Th. Steeg, sénateur, ancien ministre, sur « l'effort charitable de la Suisse ». Des poèmes seront dits par Mme Louise Silvain et M. Léon Bernard, de la Comédie-Française.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LA MUSIQUE

A la dernière audition des œuvres de nos compositeurs mobilisés, organisée par « La Musique pendant la Guerre » M. Casadesus, arrivant en impromptu sur le « plateau » prononça ce petit discours :

« La musique, dit-il, est un art qui coûte terriblement cher. Et elle n'est pas armée pour lutter comme l'autre, celle d'au delà du Rhin. Il importe que nous économisions pour elle, que nous la considérions comme indispensable à notre existence, à notre rayonnement dans le monde. Il y a quelque temps, beaucoup d'entre nous considéraient que la musique des musiciens modernes allemands était la seule substance intellectuelle musicale dont nous devions nous contenter. Tout est donc à faire pour la musique française... »

Aussi, sommes-nous heureux de signaler enfin que ce ne sont que des nôtres que le public put applaudir, hier, au Concert de l'association Colonne-Lamoureux : Berlioz, Lalo, Rabaud, Saint-Saëns et, par un poème symphonique en première audition, André Dulaurens. Le poème, « La Mer », est d'un beau sentiment, d'un rythme discrètement évocateur, d'une harmonie mélancoliquement teintée...

Jules Bernex.

VÊTEMENTS CAOUTCHOUC
formes élégantes
pour
HOMMES DAMES ENFANTS
CENTRAL WATERPROOF
QUALITÉS EXTRA
16, Rue Taillout, PARIS

LA BANDE MOLLETIÈRE
THE PRATIC
Trois courbes - a spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas
Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÉANS (Tél. 4-33)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

très violente... mais le malade était d'une constitution de fer...

Et il poussa un soupir. Madeleine comprit. D'ailleurs son père aimait à répéter que n'ayant jamais été atteint d'aucune sorte de maladie il était destiné à s'abattre tout d'un coup, comme un chêne. Sans attacher trop d'importance à cette déclaration qui se trouvait confirmée par un fait, Madeleine avait, en effet, toujours cru que son père ne serait pas longtemps malade et que, seul, l'âge le tuerait.

Elle souhaitait sincèrement qu'il ne mourût pas. Sa subite maladie avait fait taire toutes ses légitimes rancunes. Elle voulait à présent lui témoigner sa tendresse filiale pour qu'il pût s'en aller un peu consolé.

La sœur de charité revint prendre son poste et annoncer à Madeleine qu'un certain M. Saturnin la demandait.

M. Saturnin était le caissier de l'usine de la rue Grange-aux-Belles et c'était aussi un être exceptionnel. Toujours vêtu d'une jaquette, d'un gilet à chaîne, d'un pantalon rayé, et coiffé d'un haut de forme, il présentait, été comme hiver, le même aspect. Les modes changeaient, les saisons succédaient aux saisons : seul, M. Saturnin ne changeait pas.

D'une étoffe ou d'une autre, ses habits gardaient toujours la même coupe. A l'âge de quinze ans, son premier patron lui avait donné pour ses étrennes une pièce de vingt francs neuve. Il l'avait gardée comme un précieux souvenir et comme un encouragement.

A vingt ans, reconnu trop étroit de poitrine, il fut réformé et entra chez M. Bernandois, en qualité de second caissier.

Désormais, il cacha sa vie. Il habitait à l'hôtel. N'ayant pas encore épargné l'argent nécessaire pour se mettre dans ses meubles. Une fois l'argent acquis, il conserva ses habitudes, et il resta à l'hôtel. Sa vie était réglée comme le chronomètre.

tre qu'il portait dans la poche gauche de son gilet et qu'il allait mettre à l'heure, à la Bourse, tous les dimanches matin.

Il entra au bureau à 8 heures, préparait sa caisse, recevait, payait. A midi, il allait prendre son repas, toujours au même restaurant. A 6 heures, il pliait bagage, montait dîner à Montmartre, où il demeurait, et se couchait à 10 heures. Le dimanche il allait entendre la musique au Jardin d'Acclimatation et il s'y endormait invariablement.

Jamais il ne mettait les pieds au théâtre, jamais il ne lisait un livre. Il était silencieux, timide et craintif. Il hésitait longtemps avant de traverser une chaussée. Les voitures lui faisaient peur. Jamais il n'avait voulu prendre le Métro, qui, selon lui, devait tôt ou tard causer d'épouvantables catastrophes. A cinquante-six ans, la nouvelle de la déclaration de guerre le trouva d'abord incrédule. Quand il fut convaincu, il en resta comme stupide, ahuri, ne comprenant pas.

Tel était le visiteur qui se faisait annoncer.

Madeline l'avait beaucoup vu chez son père, quand celui-ci habitait Passy. Il venait fréquemment rendre des comptes, et il apportait toujours quelque chose à la petite fille qui lui témoignait une très vive affection.

Madeline le trouva tête nue, car il avait posé son chapeau sur une table pour faire les cent pas dans le salon.

Contrairement à son habitude, il ne se perdit pas en longues salutations.

Il alla à la jeune femme qui lui tendit la main.

— Comment va M. Bernandois ?

— Perdu.

M. Saturnin aimait son patron parce que celui-ci savait rendre justice à ses facultés de travail et à sa probité. Il chancela.

— Est-ce Dieu possible ?

— Madeleine lui fit oui de la tête et lui désigna un siège.

— Vous avez eu raison de venir, monsieur Saturnin, je vous aurais envoyé chercher.

— Madame, je suis entièrement à vous.

— Merci, mais vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon malheur.

Alors, à mots pressés, sans haine, sans colère, mais avec une indignation qui grondait dans sa voix, Madeleine lui raconta son calvaire depuis son mariage, sa demande en divorce, l'enlèvement de Germaine, le retour et le départ de son frère André, puis la fuite de Charlotte, celle de Weimer.

M. Saturnin n'en revenait pas. Il admettait qu'on subisse un malheur, mais en subir à la fois toute une série, sortir de l'un pour tomber dans un autre, sans repos ni trêve, les voir s'accumuler les uns sur les autres, cela dépassait son entendement.

— Vous êtes mon seul ami, lui dit Madeleine ; j'ai besoin d'être aidée, conseillée.

— De cela, je ne me ferai pas faute, soyez-en certaine. Je n'ai jamais aimé M. Weimer, et je vous en demande bien pardon, mais j'étais loin de m'attendre à de pareilles noirceurs. Le monde n'est pas beau, madame Wei...

Il allait dire Weimer, mais il se reprit :

— Madame Madeleine... Qu'avez-vous décidé ?

Madeline lui dit sa démarche auprès du juge sur les conseils d'André, les précautions prises par lui pour que les autorités françaises en Suisse gissent contre M. Weimer et lui enlèvent l'enfant.

Seulement, termina la jeune femme, est-il allé en Suisse ? Je ne le crois pas.

— Et pourquoi ?

— Il est Allemand !

— Canaille ! Mais cela ne me surprend pas ; j'avais flairé la chose.

Ce bon M. Saturnin n'avait qu'une prétention mais il l'avait bien : il était convaincu avoir toujours « flairé » la chose qu'il ignorait encore à la minute précédente.

(A suivre.)

Dans les lignes britanniques en Macédoine



SOLDATS D'INFANTERIE ORGANISANT LE TERRAIN CONQUIS AU DELA DE LA STROUMA



POSTE D'OBSERVATION RELIE PAR TELEPHONE A UNE BATTERIE D'ARTILLERIE

Tous les alliés, réunis sous le commandement du général Sarrail en Macédoine, rivalisent d'ardeur pour organiser la ligne de combat et ses abords immédiats en prévision du jour où l'action prendra une plus grande envergure. Les troupes britanniques se font particulièrement remarquer par leur zèle et par la façon éminemment pratique dont elles réalisent ces travaux de défense.